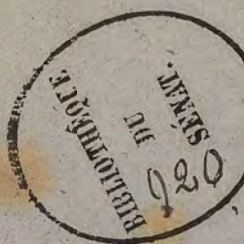


38

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

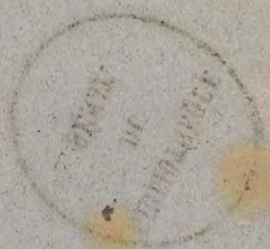


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THEATRE
REVOLUTIONNAIRE

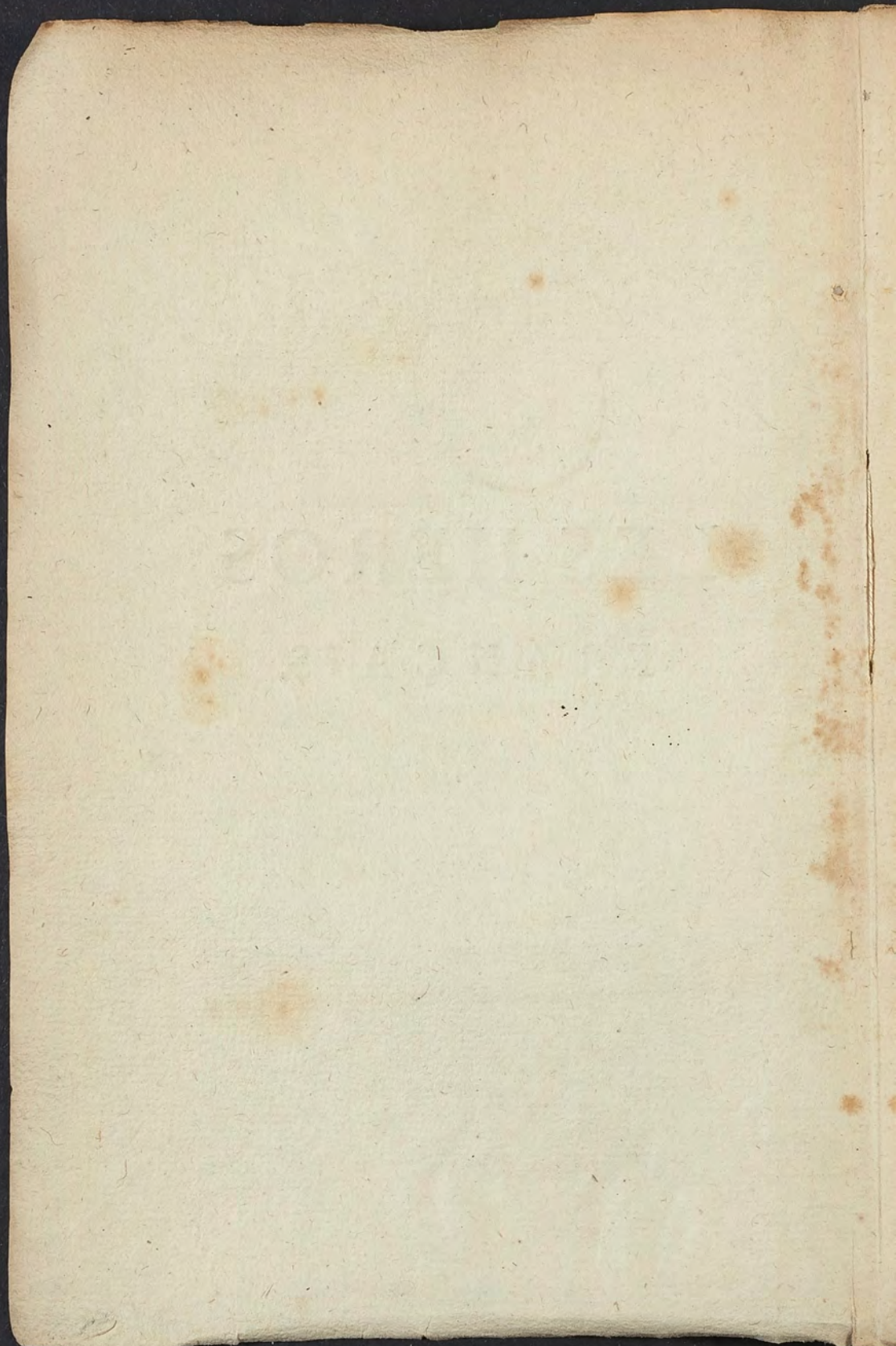


LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



LES HÉROS
FRANÇAIS.



LES
HÉROS FRANÇAIS,
OU
LE SIÈGE
DE SAINT-JEAN-DE-LONE,
DRAME HÉROÏQUE,
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
Suivi d'un Précis Historique de cet événement.

Par M. D'USSIEUX.



A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS,

Chez LEJAI, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

PERSONNAGES.

DESGRANGES, *premier Echevin.*

PELLETIER, *second Echevin.*

Le Baron DESBARRES.

ADELAÏDE, *fille de Desgranges.*

TRÉMONT, *filz du Baron Desbarres.*

CAMILLE, *Chef de la Garnison.*

Le Prince DE CONDÉ.

GALAS, *Général de l'armée Impériale.*

MARCELLI, *confident de Camille.*

MARTENE, *l'un des principaux Citoyens.*

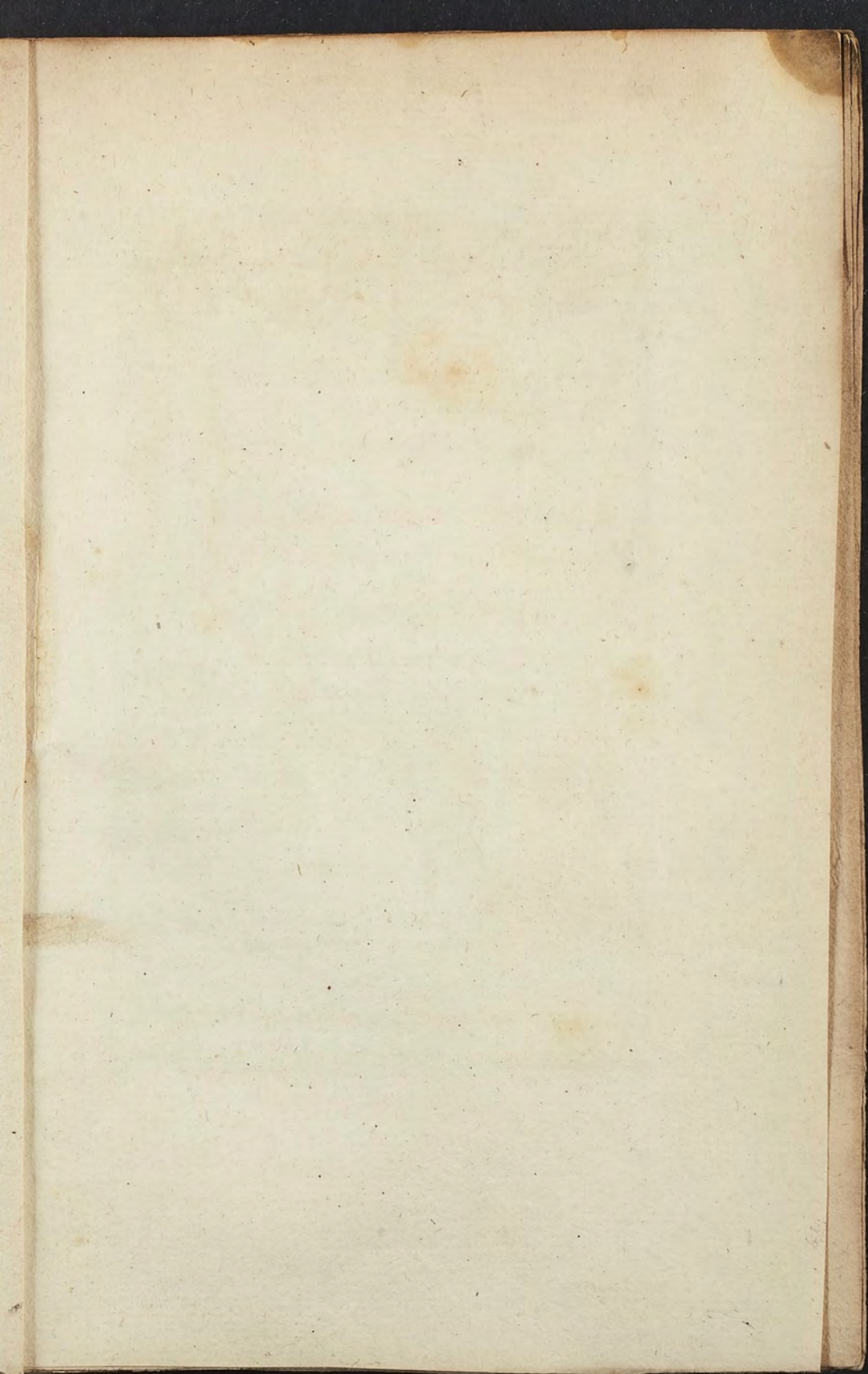
AMÉLIE, *Confidente d'Adélaïde.*

UN HÉRAULT D'ARMES.

Troupe de Citoyens & de Soldats.

La scène se passe dans la petite Ville de Saint-Jean-de-Lône, en Bourgogne.

Le Théâtre représente un péristyle d'une architecture ancienne, qui regne au-devant de l'Hôtel de-Ville. On voit dans l'éloignement une rue qui conduit aux remparts.







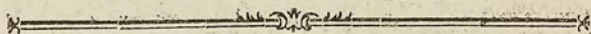
L E S

HÉROS FRANÇAIS,

DRAME HÉROÏQUE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

DESGRANGES, PELLETIER.

DESGRANGES.

CHER concitoyen ! ô ! mon ami , craignez
d'augmenter nos alarmes. Plus le danger est pres-
sant , plus nos ennemis nous paroissent formida-
bles , & plus la patrie attend en ce jour de nos
efforts & de notre courage. Nos voisins , la
France, l'Europe entiere a les yeux fixés sur nous.

A

Le destin du royaume est dans nos mains. Sommes-nous vaincus ? les ennemis aussitôt envahissent la Bourgogne , ravagent le Dauphiné & pénétrent peut-être jusqu'au séjour de nos rois , où ils portent avec eux l'insolente fierté d'un vainqueur qui se croit indomptable. Exposerons-nous le fils , le successeur de Henri à un pareil outrage , quand nous pouvons humilier les impériaux & leurs alliés , quand nous pouvons les forcer , ici , sous nos murs , à signer un traité dont nous-mêmes dicterons les articles ? Votre silence , Pelletier , m'indigne autant qu'il m'étonne.

PELLETIER.

Je respecte & j'admire en vous l'enthousiasme d'un fidèle sujet , & j'avoue que les habitans de cette ville s'enorgueillissent avec raison de vous avoir pour concitoyen ; mais , Desgranges , il n'est qu'un pas du courage à la témérité.

DESGRANGES.

Ne vous y trompez pas. Tant de prudence quelquefois est l'effet de la pusillanimité. Si quelqu'un ici doit donner l'exemple d'une fidélité que rien n'ébranle , d'une valeur intrépide , sans

F R A N Ç A I S.

3

doute c'est vous, c'est moi, honorés dans ces murs du titre d'échevins.

P E L L E T I E R.

Jusqu'ici nous avons tout fait pour l'honneur : il est tems, ami, de donner quelque chose à la nature. On nous offre une capitulation honorable : nous devons l'accepter.

D E S G R A N G E S.

L'accepter ! y pensez-vous seulement ? ayez donc le talent de changer les esprits, & d'étouffer dans les ames le cri de l'honneur. Souvenez-vous qu'à peine le hérault s'est fait entendre du pied de nos murailles, que nos concitoyens furieux se sont écriés d'une voix unanime : Interprète téméraire, rapporte au général dont tu es l'envoyé, que plus l'attaque sera vive, plus nos courages deviendront intraitables.

P E L L E T I E R.

C'est à nous de modérer ces transports d'un zèle aveugle.

D E S G R A N G E S.

C'est à nous de nourrir cet espoir d'un triomphe si beau.

LES HÉROS

PELLETIER.

Les jours de nos braves concitoyens sont précieux à la patrie.

DESGRANGES.

La patrie nous reprocheroit à jamais de les avoir conservés au prix de sa gloire.

PELLETIER.

Sa gloire ? juste ciel ! n'est-ce donc point assez d'avoir éprouvé durant trois mois entiers toutes les horreurs de la peste & de la famine ? n'est-ce donc point assez d'avoir résisté pendant six jours aux assauts multipliés d'une armée de quatre-vingt mille combattans ? Faut-il que des citoyens , dont le zèle ne sauroit plus être équivoque , dont l'ardeur n'est fécondée que par un petit nombre de soldats.

DESGRANGES.

Et n'est-ce rien que deux cens guerriers intrépides ?

PELLETIER.

Mais le capitaine français qui les commandoit n'est plus : & le fort a voulu qu'un étranger le remplaçât. Qui vous répond de la constance , du courage , ou de la fidélité de celui-ci ?

FRANÇAIS.

DESGRANGES.

Qui m'en feroit douter ? Camille ne s'est encore fait connoître que par sa valeur. . . . Oui, cher ami, j'attends tout des efforts réunis de ses foldats & de nos concitoyens.

PELLETIER.

Nos concitoyens ! . . . Savez-vous combien peu d'entr'eux survivent au dernier assaut ?

DESGRANGES, *avec force.*

Je ne les ai point comptés.

PELLETIER.

Apprenez qu'il en est à peine cent en état de combattre ; sachez qu'il n'est pas un seul d'entr'eux qui n'ait vu couler sur nos remparts le sang de son pere, de son fils ou de son ami ; & vous voulez. . . .

DESGRANGES.

Je veux vaincre ou mourir.

PELLETIER.

Eh bien ! puisqu'il le faut, mourons, mourons. Le ciel m'est témoin que je n'ai combattu votre fermeté que pour l'avoir cru déplacée ; car

je puis, Desgranges, je puis comme un autre, me dévouer pour le salut de l'état. . . . Mais du moins, & je vous le demande au nom de l'amitié qui nous a toujours unis, je vous en conjure par votre tendresse pour Adélaïde, le seul enfant qui vous reste d'une épouse adorée, prévenons le spectacle d'horreur que pourroit bientôt offrir ici la cruauté de nos barbares ennemis, dérobons à leur fureur d'innocentes victimes, ou bien attendons-nous à voir les femmes & les filles outragées, les enfans égorgés sous les yeux des vieillards, les vieillards eux-mêmes noyés dans le sang des fils de leurs fils.

DESGRANGES.

Ecartez cet affreux présage. Encore un jour, & nous voila vainqueurs. Le premier, le plus grand des généraux qu'ait produit la France, Condé nous a promis le secours de son bras; & ce bras, ami, . . . il est invincible. Deux jours se sont écoulés, une seule victoire alors lui restoit à remporter: une victoire pour Condé, c'est l'ouvrage d'un moment: & peut-être déjà, suivi de la troupe qu'il commande, ce guerrier intrépide

apperçoit le sommet de nos remparts. Oh ! de quel étonnement il sera frappé, quand il verra cette étroite enceinte, ces foibles murailles, ces magasins épuisés, ces maisons presque désertes, & sur-tout ces nombreux bataillons d'ennemis, dont la campagne est inondée. . . . Un jour, sans doute, & ce jour sera bien glorieux pour nous, la postérité dira : En eux la valeur suppléa toujours au nombre ; ils ont bravé tous les fléaux de la guerre ; les forces réunies des Impériaux, des Espagnols, des Hongrois & des Lorrains sont venues se briser contre les murs de la place qu'ils défendoient. Ils ont fait sous Louis le Juste, ce qu'avoient fait leurs ayeux sous les regnes de Charles IX & de Henri le Grand. Oui, ami, le laurier que nous cueillons étendra ses rameaux jusque sur les siècles à venir. . . . Cependant prenez vous-même le soin d'éloigner d'ici les femmes, les enfans & les vieillards. Le tems presse, & la nuit peut favoriser leur retraite (*Pelletier s'en allant*). . . . Pelletier ! . . . Et ma fille ! . . . subira-t-elle la même destinée ? Oui, sans doute, il faut soustraire Adélaïde au danger. . . . Qu'Adélaïde

parte donc ; & s'il se peut , cher ami , épargnez-moi la douleur de ses derniers adieux.

SCENE SECONDE.

DESGRANGES, *seul.*

AMOUR de la patrie , non, tu ne peux étouffer dans mon cœur la voix de la nature ! ô ma fille ! ô ma chere Adélaïde ! je t'ai vue pour la dernière fois. Ton ame ne pourra plus s'épancher dans la mienne ; & mes conseils désormais ne seront plus l'appui de ta jeunesse. Hélas ! combien de malheurs entraînent après elles les querelles des rois ! Avant le tems fatal où les impériaux franchirent les limites de ma patrie , je jouissois ici de tous les biens dont mon ame puisse être flattée. Honoré de l'estime commune , je m'occupois à maintenir parmi nos concitoyens la concorde & l'amitié. Heureux dépositaire des secrets de ma fille , mon expérience guidoit son timide cœur. Mais , ô revers ! ô changement funeste ! ce jour , Adélaïde , ce jour où devoit brûler pour toi le flambeau de l'hymen , est peut-être celui où tu pleureras mon trépas. . . . ô ma patrie ! ô mon

roi ! pardonnez si je m'égare. Le cœur d'un pere peut il être indifférent ?



SCENE TROISIEME.
DESGRANGES, ADELAIDE.

DESGRANGES.

MAIS, ciel ! ... Que vois-je ? Adélaïde ! Où courez-vous ma fille ?

ADELAIDE, *aux genoux de son pere.*

O mon pere ! avez-vous pu le prononcer l'arrêt de notre séparation ? qui ? moi ? j'abandonnerois mon pere ?

DESGRANGES.

Adélaïde... Ciel ! que vais-je lui dire ?

ADELAIDE.

Hé bien ! mon pere... vous vous attendrissez...
ô Dieu ! rends son ame sensible à ma priere.

DESGRANGES.

Qu'oses-tu demander ? Ah ! n'espere point me fléchir. L'arrêt en est prononcé ; il faut nous séparer.

ADELAÏDE.

Nous séparer !

DESGRANGES.

Crois-tu que mon amour consente jamais à te laisser exposée à toutes les horreurs de la guerre ? Vois la mort qui nous presse, nous environne, nous menace de toutes parts.

ADELAÏDE.

Oui, je fais combien ce jour peut nous être funeste. Eh ! si je vous abandonnois au milieu du péril, qui pourroit me remplacer près de vous ? L'instant où je m'éloignerois de ces murs, l'incertitude affreuse qui me suivroit, feroient pour moi cent fois plus cruels que la mort. Non, je ne partirai point. Ce foible bras secondera les efforts du vôtre ; partout j'accompagnerai vos pas : & le fer qui vous frappera m'immolera la première.

DESGRANGES.

Adélaïde, c'en est assez : il faut m'obéir. Les vieillards & les femmes vont accompagner tes pas.

ADELAÏDE.

Pelletier, il est vrai, l'a osé proposer ; mais

nos vieux citoyens l'ont soudain interrompu :
» De quel droit , ont-ils dit , frémissant de co-
» lère , de quel droit voudrais-tu réserver pour
» toi , pour tes seuls amis , la gloire que nous de-
» vons tous partager ? comme toi ne l'avons-nous
» pas achetée par notre constance à braver tous
» les maux ? Quand , vingt fois en un jour , il a
» fallu s'exposer aux traits de nos ennemis , pour
» défendre un poste ou pour réparer une muraille
» nous est-il échappé une seule plainte ? Si les
» ans , Pelletier , ont appesanti nos bras , ils
» n'ont point ralenti notre courage. C'est ici que
» sont renfermées les cendres de nos peres , c'est
» ici que nous attendrons la mort ». Les femmes ,
témoins de cette réponse , se sentoient élever
au-dessus d'elles-mêmes. L'une bientôt , s'armant
d'une généreuse audace : « Quoi , s'écrie-t-elle ,
» Pelletier a pu se flatter de faire exécuter un
» projet qui couvrirait ici mon sexe d'une honte
» éternelle ! il a pensé que , sacrifiant à la crainte
» le devoir & l'honneur , nous irions lâchement
» loin de ces murs répandre des larmes stériles sur
» le sort de nos époux , de nos freres & de notre
» patrie ? Pelletier présuinoit donc bien peu de

LES HÉROS

» notre générosité ? Compagnes de ma destinée ;
» le péril, je crois, ne vous est pas plus étranger
» qu'à lui-même ? Hé bien , si les menaces de
» nos ennemis n'ont rien qui vous étonne , ju-
» rons. . . » Elle n'a point achevé ; mais l'air
aussitôt a retenti du serment de ne point quitter
ces lieux : & vous pouvez bien croire que votre
fille n'a pas été la dernière à le prononcer.

DESGRANGES, *après un instant de silence.*

Téméraires ennemis ! c'est maintenant que nous
pouvons défier votre fureur & vos coups. Vous
nous êtes sans doute bien supérieurs en nombre ;
mais songez que vous n'avez à combattre que des
héros. . . Tu soupîres Adelaïde ?

ADELAÏDE.

Mon pere !

DESGRANGES.

Parle.

ADELAÏDE.

Hélas ! ce jour ne devoit pas être consacré à la
douleur.

DESGRANGES.

Mais aussi , ma fille , combien seront purs & &
brillans ceux qui lui doivent succéder !

ADELAÏDE.

Déjà vous donniez à Trémont le nom de votre fils. Aujourd'hui, il devoit l'être en effet.

DESGRANGES.

Et cet hymen combloit tes vœux & les miens.

ADELAÏDE.

Cette pensée ! eût encore ajoûté à mon bonheur.

DESGRANGES.

Ma chere Adélaïde !

ADELAÏDE, *avec fierté.*

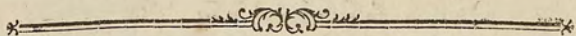
Le séjour de Trémont n'est pas éloigné d'ici... S'il venoit... son bras est exercé au métier de la guerre... & nos fiers ennemis ne résisteroient pas...

DESGRANGES.

Il ne peut, ma fille, hasarder de pénétrer leurs rangs, sans s'exposer à un péril certain.

ADELAÏDE.

Le péril ne l'arrêteroit pas... Mais il a aussi un pere... un pere courbé sous le poids des années... & sans doute il veille sur ses jours.



SCENE QUATRIEME.

DESGRANGES, ADELAIDE, MARCELLI.

MARCELLI, à *Desgranges*.

LE vaillant capitaine, chef de ces deux cens guerriers, reste illustre du bataillon que la mort a frappé sur vos remparts; en un mot, Camille vous demande un entretien secret.

DESGRANGES.

Vous êtes, je pense, du nombre de ces généreux soldats, que l'honneur & l'amour de la patrie ont armés pour nous?

MARCELLI.

Gènes m'a vu naître. J'ai porté mes premières armes au service de cette république, & maintenant je combats pour la France, toutefois sans y être engagé par le lien d'aucun serment. La confiance & la protection du valeureux Camille, mon compatriote, me tiennent lieu de rang & de richesses.

DESGRANGES.

Dites-lui que je suis prêt à l'entendre; & rap-

peliez à sa mémoire que toute notre espérance est fondée sur sa générosité. (*Marcelli sort.*)

SCENE CINQUIEME.

DESGRANGES, ADELAIDE.

DESGRANGES.

Va, ma fille, soutiens ce courage intrépide ; dont tu m'as donné l'exemple, & moi je répons qu'avant la fin du jour la victoire couronnera nos efforts.

SCENE SIXIEME.

DESGRANGES, CAMILLE.

CAMILLE.

Vous savez, Desgranges, avec quelle ardeur la troupe que je commande a défendu vos foyers ; vous savez combien la fortune nous a rendu cher la gloire d'une longue, mais inutile résistance. . . .

DESGRANGES, *avec vivacité.*

Inutile ?

CAMILLE.

Envain je chercherois à vous le dissimuler. Ma franchise, l'intérêt que je prens à votre fort & à celui de vos concitoyens, tout m'engage à vous donner ici un conseil salutaire. Si vous tardez plus long-tems à vous soumettre, c'en est fait de vous.

DESGRANGES.

Cet avis est donc fondé sur quelque observation nouvelle ? j'espere que vous voudrez bien m'en instruire ?

CAMILLE.

Vous pouvez en croire mon expérience dans l'art des combats. Elle m'éclaire assez sur votre état & sur les dispositions de l'ennemi.

DESGRANGES, *avec dignité.*

Si vous connoissiez celles où nous sommes, Camille, vous vous épargneriez des représentations superflues.

CAMILLE.

Suivez donc ces transports d'un zèle que j'admire ; mais que je n'imiterai point. Je souhaite, comme vous le pouvez bien croire, que votre
seule

seul courage vous tienne lieu de soldats & d'expérience. Pour moi, qu'un vain espoir n'a que trop long-tems abusé, & qui dois me reprocher à jamais la mort de plus de trois cens guerriers inhumainement entraînés au carnage, je réserve ceux qui me restent à des exploits non moins glorieux, & plus certains. Ma troupe est sous les armes, & prête a s'éloigner de ces murs. Je viens vous en prévenir.

DESGRANGES, *à part.*

Ciel ! qu'a-t-il dit ?

CAMILLE.

Quel autre Capitaine eut même attendu jusqu'à ce jour ?

DESGRANGES, *avec dédain.*

Un capitaine français ne nous auroit point abandonnés au milieu du péril.

CAMILLE.

Que voulez-vous dire ?

DESGRANGES.

Vous m'avez entendu.

CAMILLE.

Depuis que je combats pour votre patrie, je

me suis assez fait connoître, & vous-même, si vous êtes juste. . . .

DESGRANGES.

Oui, je fais ce que vous avez fait; mais je fais aussi ce que l'honneur vous impose aujourd'hui; & le langage que vous venez de tenir est plutôt celui d'un lâche. . . . Malheureux! qu'ai-je dit? Ah! pardonnez à mon désespoir, à ma surprise, à mon amour pour mon pays, un mot que déjà mon cœur a défavoué. . . . Généreux guerrier, non, vous ne nous abandonnez point. Votre exemple, votre bras nous sont nécessaires. Soyez l'appui, le libérateur de ces infortunés habitans que leur seule vertu soutient. Venez les voir tomber à vos genoux, les arroser de leurs larmes, vous conjurer de défendre leur liberté, leurs fortunes & leurs jours. Venez. . . . Ah! si moi-même je pouvois obtenir de votre générosité. . . . *Il serre les mains de Camille dans les siennes.*

CAMILLE, affectant d'être ému.

Que faites-vous, Desgranges?

DESGRANGES.

Je ne pourrai jamais réparer un outrage. . . .

CAMILLE.

Il est en votre pouvoir de faire plus ; car d'un seul mot. . . . Mais non , il faut que je m'éloigne.

DESGRANGES.

Moi ? Je pourrois. . . . que dois-je faire ? parlez.

CAMILLE.

Je m'abusois.

DESGRANGES.

Non , vous pouvez tout exiger.

CAMILLE.

Apprenez qu'en m'éloignant de cette enceinte , je suis un ennemi cent fois plus formidable pour moi que tous ceux dont ces campagnes sont couvertes.

DESGRANGES.

Achevez.

CAMILLE.

Un funeste penchant , que je ne puis maîtriser , fait couler dans mes veines un feu séditieux qui me consume & me dévore. L'amour , jaloux de ma gloire & du bonheur de vos concitoyens ,

devint pour moi le plus cruel des tyrans , quand
il enflamma mon cœur pour un objet. ...

DESGRANGES.

Que je ne puis connoître ?

CAMILLE, *d'une voix tremblante.*

Adélaïde.

DESGRANGES.

Ma fille ?

CAMILLE.

Est tout ce que j'adore.

DESGRANGES.

Juste ciel !

CAMILLE, *avec vivacité.*

Cet aveu m'est échappé, ou plutôt vous me
l'avez arraché malgré moi-même.

DESGRANGES.

Camille, ce n'est pas vous que j'accuse ; mais
la fortune cruelle , dès long-tems trop ardente à
me persécuter. Cependant qu'exigez-vous ?
Adélaïde a disposé de son cœur , & vous êtes
trop généreux pour exiger d'elle un sacrifice qui

lui coûteroit plus que celui de ses jours. Au reste , n'attendez de ma part aucun effort pour l'y contraindre. Ma patrie périra , nos ennemis triompheront , cette ville sera réduite en cendres , j'expirerai dans les fers ; mais Adélaïde disposera du seul bien qui lui reste ; mais je ne serai point le tyran de ma fille.

CAMILLE.

Je vous l'ai dit. La retraite est le seul parti qui me reste , & je cours l'embrasser.

DESGRANGES , *le retenant.*

Arrêtez , barbare.... dites-moi , que faut-il que je fasse ?

CAMILLE.

Le serment qu'avant la fin du jour l'hymen unira mon sort à celui de votre fille. Je veux bien encore à ce prix me dévouer pour votre défense.

DESGRANGES.

Ainsi donc la gloire qui suffit toujours à l'ambition d'un guerrier magnanime , n'a rien qui vous puisse toucher , & il faut....

CAMILLE.

Nous perdons ici les momens en discours superflus ; souffrez donc. . . .

DESGRANGES.

Pere infortuné ! fille plus malheureuse encore ! tu me reprocheras à jamais. . . n'importe , mon devoir l'ordonne , & tu feras sacrifiée. (*Il retient Camille.*) Vous exigez qu'Adélaïde.... Hé bien !... Je ne le puis prononcer , cet arrêt cruel.

CAMILLE.

Il feroit moins affreux pour vous de me laisser partir.

DESGRANGES, *avec fermeté.*

Vous ferez l'époux de ma fille , & je vais la préparer à ce fatal hymen.

CAMILLE.

Vous m'engagez votre foi ?

DESGRANGES, *en s'en allant.*

J'ai promis , barbare.



SCENE SEPTIEME.

CAMILLE, *seul.*

JE le favois bien , que j'employois des armes invincibles pour combattre sa tendresse ; je favois que son attachement fanatique pour sa patrie , l'emporteroir même en lui sur les sentimens de la nature.

SCENE HUITIEME.

CAMILLE, MARCELLI.

CAMILLE.

VIENS , ami , viens partager le plaisir dont mon ame est enivrée. Jamais un si beau jour n'avoit lui pour moi. Apprens que je vais être uni à cette fière beauté. . . . tu parois surpris ? mais Desgranges m'en a donné sa parole : tu vois si j'y puis compter. Toi , sois ardent & fidèle à servir mon ambition. Retourne au camp des Impériaux , pénètre jusqu'au Général Galas , & dis-lui que j'accepte sa proposition ; dis-lui que , ce jour même ,

B iv

cette ville lui sera livrée par mes mains , & que je n'attends , pour accomplir ma promesse , que l'instant où Desgranges aura rempli la sienne. Je laisse à ton zèle le soin de faire valoir un si grand sacrifice , & de représenter à ce guerrier , si le grade d'officier-général qu'il m'offre, est un prix au-dessus du service que je lui rends. Songe sur-tout que s'il t'échappe la moindre parole indiscrete , il y va de tes jours & des miens.

MARCELLI.

Vous me connoissez. . . .

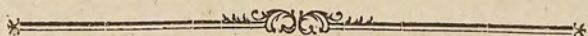
CAMILLE.

Il suffit. Mes foldats ont ordre de t'ouvrir un libre passage. Moi , je vais hâter l'hymen qui me retient encore dans ces murs.

Fin du Premier Acte.



ACTE SECOND.



SCENE PREMIERE.

Le Baron DESBARRES, TRÉMONT,
vêtus à l'espagnole.

Le Baron DESBARRES, *avec noblesse.*

TRÉMONT, dis-moi, mon fils, ton ame éprouve-t-elle en ce moment tout ce que sent la mienne ?

TRÉMONT, *sur le même ton.*

Quoi, mon pere ? ...

Le Baron DESBARRES.

A mesure que tu pénètres dans cette enceinte, ton esprit n'est-il pas frappé d'étonnement & d'admiration ? le courage de ces bons Français, l'état affreux où leur vertu les a réduits, n'inspirent-ils pas à ton cœur le noble desir de les défendre & de les venger ?

TRÉMONT.

Trémont n'aspire qu'à se rendre digne du héros
dont il a reçu le jour.

Le Baron DESBARRES.

Tu as vu nos ennemis. Leur nombre. . . .

TRÉMONT.

N'a rien qui m'étonne.

Le Baron DESBARRES.

Les apprêts de l'attaque qu'ils méditent font
terribles.

TRÉMONT.

La défense n'en fera que plus glorieuse.

Le Baron DESBARRES.

La mort qui volera de toutes parts. . . .

TRÉMONT.

Me verra l'attendre avec intrépidité.

Le Baron DESBARRES, *les larmes aux yeux.*

Viens, embrasse ton pere, & applaudis-toi des
larmes que tu lui fais répandre. Après avoir con-
sacré ses jours à servir son roi & sa patrie, qu'on
est heureux de se voir revivre dans un jeune
guerrier tel que toi !

TRÉMONT.

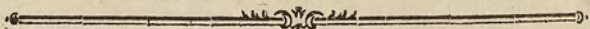
Quand on ne respire que l'honneur & la gloire,
qu'il est heureux d'avoir son modèle dans son
pere !

Le Baron DESBARRES.

Je voudrois recueillir ici toutes les forces de
mon premier âge. . . . Hélas ! c'en est fait, mon
fils ; ce bras ne fera plus ce qu'il fut autrefois :
mais tu combattras à mes côtés : mon expérience
guidera les efforts de ton jeune courage. . . .

TRÉMONT.

Et moi, en défendant mon pere, je sauverai
mon pays.



SCENE SECONDE.

PELLETIER, le Baron DESBARRES,
TRÉMONT.

PELLETIER.

ON vient de m'annoncer votre arrivée. Je l'a-
voue, tant d'audace m'a paru incroyable ; &
maintenant encore, je doute si ce n'est point une

illusion... trop généreux Chevaliers, parlez, que prétendez-vous ?

Le Baron DESBARRES.

Répandre, s'il le faut, notre sang avec nos amis.

PELLETIER.

Et vous avez pu franchir ce triple rempart d'ennemis dont nous sommes par-tout environnés ?

Le Baron DESBARRES.

L'habit dont vous nous voyez revêtus a trompé leur haine & couvert nos projets. . . Viens, mon fils, ce déguisement blesse ma vue & me rend, pour ainsi dire, odieux à moi-même, viens. . . *Il fait quelques pas pour se retirer.*

TRÉMONT.

Je vais donc revoir ma chère Adélaïde. Ah ! combien elle sera surprise ! (*à Pelletier qui paroît troublé.*) Vous savez sans doute ? . . . Mon père, arrêtez. . . il détourne les yeux. . . Pelletier. . . je frémis. . . expliquez-moi. . .

PELLETIER, *tâchant de cacher son embarras.*

J'ignore d'où vous peut venir. . .

TRÉMONT.

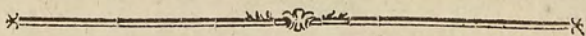
La mort m'a-t-elle ravi....

PELLETIER.

La mort a respecté ses jours. Adélaïde est ici.

Le Baron DESBARRES, *prenant son fils
par la main.*

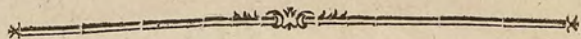
Il suffit : c'est à toi désormais d'assurer sa défense.



SCENE TROISIEME.

PELLETIER *seul, après avoir long-tems suivi
des yeux Trémont.*

VAILLANT & malheureux jeune homme, que je te plains !.... un autre, moins sensible que moi, pourra le défabuser. Maintenant qu'il habite cette ville, il n'est point de maux auxquels il ne se doive préparer. (*Adélaïde paroît au fond de la scène ; elle est appuyée sur Amélie.*) Mais quel autre objet ?... Adélaïde en pleurs : fuyons.... malgré tant de revers, mon ame n'a pu s'accoutumer encore au spectacle de la douleur.



SCENE QUATRIEME.

ADELAIDE, AMÉLIE.

ADELAIDE.

OUI, chere Amélie, j'ai promis. . . non, je n'ai rien promis. . . Nœud cruel ! . . . hymen que mon cœur abhorre ! . . . Et dans quels momens exige-t-on de moi cet affreux sacrifice ? A l'heure, où je devois être unie pour toujours. . . à qui ? tu le fais, au plus tendre, au plus généreux des amans, au seul mortel que je puisse aimer, (*d'une voix tremblante*) à Trémont. . . Malgré les efforts que je fais, & pour étouffer ma flamme, & pour vaincre ma répugnance, je le sens, Amélie, il faudra qu'on m'entraîne à l'Autel.

AMÉLIE.

Vous êtes libre encore, Madame, & vous pouvez dégager une promesse. . .

ADELAIDE.

Qui ? moi, chere Amélie ? Ah ! loin de nourrir ma foiblesse, rappelle le souvenir de mon

devoir à mes sens égarés. Parle-moi plutôt de l'intérêt de ma patrie, de l'honneur de cette ville, de la liberté & des jours de ces vertueux citoyens. Parle-moi sur-tout de la volonté d'un pere, qui tantôt me pressoit dans ses bras tremblans, & baigné de ses larmes, me faisoit une loi de cet horrible hymen. Même, s'il le faut, si cette affreuse image peut seule me déterminer, peins-moi Trémont infidèle & parjure, sur le point d'oublier. . . non, garde-toi. . . tu ne saurois m'abuser à ce point, & ma confiance & mon amitié te feroient ravies pour jamais. . . Dieux ! quels terribles combats se livrent dans mon ame ! quelles violentes secousses ! quels déchiremens affreux j'éprouve ! . . hélas ! quand le vénérable Desgranges, & ses illustres compagnons ont eu à choisir, ou de s'exposer aux traits d'une armée furieuse, ou d'oublier pour un instant la gloire de leur nation, ils n'ont point hésité ; & moi, je tarde ? . . je ne puis me résoudre ? . . Amélie. . . c'est que cet hymen est cent fois plus cruel que la mort. . . n'importe, leur exemple, la volonté de mon pere peuvent tout sur moi. Je veux étonner nos concitoyens par mon courage ;

& forcer Camille à m'admirer. J'y suis résolue ; je triomphe de moi-même ; fuis-moi. (*Elle fait quelques pas pour s'en aller , puis elle revient.*) Va , ne crains rien : je ferai ce que je dois. . . . mais je ne survivrai point à ce nœud fatal. . . . peut-être, quelque jour, le destin moins barbare offrira Trémont à tes yeux. Qu'alors , du moins , il n'ignore pas tout ce qu'il m'en a couté pour renoncer à sa main. Dis-lui , chère Amélie , qu'une barbare nécessité m'en imposa la loi ; dis-lui qu'Adélaïde emporta au tombeau sa flamme toute entière ; dis-lui qu'en mourant l'épouse de Camille , je ne cessai un seul instant d'adorer Trémont. (*Trémont paroît au fond du théâtre , Adélaïde continue sans l'appercevoir.*) Dans ma misère extrême , je goûte encore un secret plaisir. J'aime à penser que les jours de mon amant sont en sûreté, qu'il ne fera pas témoin de mon sacrifice , & que son cœur se nourrit encore d'une vaine , mais douce espérance.



SCENE

SCENE CINQUIEME.

ADELAIDE, TRÉMONT, AMÉLIE.

TRÉMONT, *accourant vers Adélaïde,*

C'EST elle : je la vois. . .

ADELAIDE, *dans la plus grande surprise,*

Trémont !

TRÉMONT.

Je vous cherchois, Madame. Vous dérobiez-
vous à mon empressement ? . . . elle pâlit. . .
elle ne se soutient qu'à peine. . . Adélaïde !

ADELAIDE *appuyée sur Amélie, fait des efforts
pour se retirer. Sa voix est presque éteinte,*

Amélie, fuyons.

TRÉMONT, *avec vivacité,*

Me fuir ?

ADELAIDE, *à sa confidente,*

Quittons ces lieux : je t'en conjure.

TRÉMONT, *se jettant à ses genoux :*

Plutôt, cruelle, vous m'arracherez la vie,

C

ADELAÏDE.

Ciel ! prends pitié de mes maux. . . . Trémont ,
quel dessein vous amène dans ces murs ?

TRÉMONT.

Quel dessein , madame ?

ADELAÏDE.

Chère Amélie !

TRÉMONT.

Et c'est vous qui me le demandez ?

ADELAÏDE.

Hélas !

TRÉMONT.

Déjà ne vous souvient-il plus de vos sermens
& des miens ? (*avec tendresse.*) Avez-vous oublié
que ce jour. . . .

ADELAÏDE.

Il doit être consacré au service de la patrie.

TRÉMONT.

Il le fera , Madame. Trémont ne vient point ici
seulement pour recevoir le tribut promis à sa
tendresse , & oublier ensuite ce qu'il doit à son
honneur , à votre gloire & à l'état. Mais l'heu-

reux lien qui va l'enchaîner à votre destinée , ne peut qu'ajouter encore à sa valeur & à la force de son bras. Par cet hymen votre famille devient la mienne ; dans chacun de vos concitoyens , je ne vois plus qu'un ami dont je partage les périls & les lauriers. . . . Allons , belle Adélaïde , ne tardez pas davantage à resserrer des nœuds formés par l'amour le plus tendre. Venez , Madame...

ADELAIDE.

Amélie ! . . . que lui dire ? . . . Trémont !

TRÉMONT.

Achevez. . . .

ADELAIDE.

Je ne puis. . . .

TRÉMONT.

Ciel ! que dois-je penser ? . . . poursuivez , Madame , le doute où vous me laissez , est plus cruel que ce que vous allez m'apprendre.

ADELAIDE.

Hé bien . . . mais , sur-tout , n'accusez de mon malheur & du vôtre , que ma barbare destinée.

TRÉMONT, *à part.*

Je tremble.

ADELAIDE.

Un jeune guerrier , moins généreux que
vous.TRÉMONT, *à part.*

Qu'entens-je ?

ADELAIDE, *d'une voix tremblante.*

Camille.

TRÉMONT, *vivement.*Il suffit, Madame. Cruelle ! ... Pelletier n'avoit
pu me confier votre perfidie ; & vous-même en
avez eu le courage. ... c'est Camille , dites-
vous ? hé bien. ... *il veut s'éloigner.*

ADELAIDE.

Trémont. ...

TRÉMONT.

Je n'écoute plus rien.

ADELAIDE.

Un moment.

TRÉMONT.

Le désespoir dirigera mes coups.

ADELAÏDE.

Au nom du ciel....

TRÉMONT.

Je ne puis différer ma vengeance....

ADELAÏDE.

Je tombe à vos genoux.

TRÉMONT.

Trop coupables attraits !

ADELAÏDE.

Si mes jours vous importunent , prenez-les ;
mais du moins....

TRÉMONT.

Trop criminelle amante !

ADELAÏDE.

Ne cesserez-vous d'outrager un cœur aussi sensible que fidèle ?

TRÉMONT, *ironiquement.*

Fidèle sur-tout ?

ADELAÏDE.

Oui, Trémont ; & bientôt vous n'en douterez.

plus. Quand j'ai promis ma main à votre rival ;
je me suis sacrifiée pour mon pays.

TRÉMONT.

Eh ! madame , que prétendez-vous par ces vains
prétextes ? que peut-il y avoir de commun entre
votre pays & les feux dont je brûle ?

ADELAÏDE, *à part.*

Il me fera mourir. (*Haut & avec force.*) In-
grat ! songez que l'excès de mon amour peut
seul excuser vos soupçons. Cependant continuez
de m'entendre , & il ne tiendra qu'à vous d'être
défabusé. Vous n'ignorez pas combien il importe
à la France que cette ville lui demeure soumise ;
vous savez combien les coups de nos ennemis ont
diminué le nombre de mes concitoyens , & com-
bien les travaux de la guerre ont affoibli les forces
de ceux qui vivent encore. Dénués de tout , sans
expérience dans les combats , n'ayant en partage
que l'amour de la patrie & le mépris de la mort ,
ils ont senti combien il étoit nécessaire de retenir
ici les soldats que vous y pouvez voir ; mais leur
chef , fatigué , a-t-il dit , de les exposer vaine-

ment à une mort certaine , n'a consenti à nous prêter encore le secours de ses guerriers, qu'à la seule condition que ma main. . .

TRÉMONT, *vivement.*

Et vous l'avez promise ?

ADELAÏDE.

A ma place , qu'auriez-vous fait ?

TRÉMONT.

J'aurois. . . .

ADELAÏDE, *avec fierté.*

Acheve, si tu l'oses.

TRÉMONT.

Le lâche ! il a mis un prix à son devoir. . . .
& quel prix ! Adélaïde , m'aimez - vous encore ?

ADELAÏDE.

Si je vous aime , cruel !

TRÉMONT.

C'en est fait , je n'ai plus rien à craindre. Je vais trouver les foldats : ils sont Français , je ne leur parlerai que d'honneur. Je me mettrai à leur

tête. Nous combattrons ensemble ; & les ennemis seront vaincus. ... mais avant tout , Camille payera de son sang. ...

ADELAÏDE.

Dieu ! où courez-vous ?

TRÉMONT.

Venger mon amour outragé.

ADELAÏDE.

Craignez d'allumer ici le feu de la fédition.

TRÉMONT, *après un instant de silence.*

Hé bien , puisque la mort de Camille pourroit causer ici quelques alarmes , laissons-lui la vie. Votre main , dites-vous , doit être le prix de ses services ? Sans vous répondre que vous n'en pouviez disposer , qu'elle est mon bien , que j'en ai pour garant la parole de votre pere & vos sermens , je consens qu'elle soit la récompense de celui qui rendra aujourd'hui de plus signalés services à l'état. Vous me le promettez , Adélaïde ?

ADELAÏDE.

Cher Trémont !

TRÉMONT.

Vous êtes à moi, Madame, & la France triomphe.

SCENE SIXIEME.

ADELAIDE, AMÉLIE.

ADELAIDE.

QUE mon amant est généreux, Amélie ! qu'il est grand & sublime ! mais Camille sera-t-il capable de l'imiter ? voudra-t-il, abandonnant les droits que lui donne sur moi la parole de mon pere, voudra-t-il ne me devoir qu'à l'importance de ses services ?

SCENE SEPTIEME.

CAMILLE, ADELAIDE, AMÉLIE.

CAMILLE.

JEUNE & belle Adélaïde, l'heure que vous avez fixée pour mon bonheur est enfin arrivée. Déjà l'autel est paré, & les Ministres nous atten-

dent pour prononcer les paroles augustes qu'il doivent former la chaîne de mes beaux jours.

ADELAÏDE.

Camille, quel tems choisissez-vous ?

CAMILLE.

Celui que vous-même avez prescrit.

ADELAÏDE.

Mais vos devoirs. . .

CAMILLE.

Ils sont remplis ; j'ai pourvu à tout ce qui pourroit troubler votre repos durant la cérémonie.

ADELAÏDE, *à part.*

Funeste cérémonie ! (*Haut.*) Nous sommes menacés d'une attaque si prochaine. . .

CAMILLE.

Ne craignez rien, Madame ; je viens d'observer nos ennemis. Paisibles dans leur camp, ils ne paroissent occupés d'aucun projet nouveau.

ADELAÏDE.

Du moins je desirerois que mon pere. . .

CAMILLE.

Il vous attend au portique du Temple....
mais vous détournez la vue..... vous pleurez,
Adélaïde ?

ADELAÏDE.

Oui, je pleure.

CAMILLE.

De quel malheur êtes-vous menacée ?

ADELAÏDE.

Vous le connoissez, cruel.... ne foyez point
insensible aux larmes que vous me faites répandre,
& dont j'arrose vos genoux.

CAMILLE.

Qu'entens-je, Madame ?

ADELAÏDE.

Faut-il vous le dire ? Vos menaces & les
pleurs de mon pere, ne m'ont-ils pas arraché un
aveu que mon cœur défavouoit ?

CAMILLE, *avec force.*

Eh bien ?

ADELAÏDE.

Vos regards... ils me font frémir... mais n'im-

porte, il faut achever. Vous espérez en vain que l'hymen....

CAMILLE, *en courroux.*

J'espere en vain ? pensez-vous me rendre ici le jouet de votre inconstance & de vos caprices ? j'espère en vain ? Non, Madame, ce ne sera pas en vain. La foi de vos sermens est-elle donc si frivole ? avez-vous oublié que j'en ai pour témoins & pour garans tous vos concitoyens ? Je le vois trop, l'arrivée de ce jeune insensé....

ADELAÏDE.

Respectez ses vertus.

CAMILLE.

A-t-il respecté ma flamme ?

ADELAÏDE.

Votre flamme ? vous n'ignoriez pas, barbare, qu'il avoit des droits sur mon cœur ?

CAMILLE.

Croyez-moi, Madame, vous cherchez inutilement à éluder votre promesse. Dût cette ville être livrée à toute la fureur des ennemis; dût-

elle se voir la proie du fer & de la flamme (*Marcelli paroît.*) dussent mes soldats eux-mêmes se baigner dans le sang de vos concitoyens, je n'aurai point espéré en vain.

SCENE HUITIEME.

CAMILLE, ADELAIDE, AMÉLIE,
MARCELLI.

CAMILLE, à *Marcelli.*

Va ranger ma troupe en ordre de bataille, & qu'à mon premier signal elle soit prête à marcher ou à combattre, va.

ADELAIDE.

Arrêtez.

CAMILLE.

Obéis.

ADELAIDE.

Au nom du Ciel !... Mes forces m'abandonnent.

MARCELLI, à part, à *Camille.*

Vous auriez tout à craindre de ce mouvement impétueux.

CAMILLE, *avec inquiétude.*

Que dis-tu ?

MARCELLI, *à part, à Camille.*

Par un discours éloquent , le Baron Desbarres vient d'enflammer le cœur de vos soldats contre les ennemis.

CAMILLE, *à part.*

O désespoir !

MARCELLI, *passant du côté d'Adélaïde.*

Allez , Madame , Camille n'exige point que vous paroissiez en cet état à l'autel , allez sécher vos pleurs , & pardonnez à un amant trop sensible les transports d'une passion que vos charmes ont inspirée.



SCENE NEUVIEME.

CAMILLE, MARCELLI.

CAMILLE.

HATE-toi, cher ami, délivre-moi d'inquiétude.

MARCELLI.

Adroit & fidèle à servir vos projets, j'ai trouvé le moyen d'entretenir en secret le Général Galas, & de lui confier vos desseins.

CAMILLE.

Quelle réponse....

MARCELLI.

Au moment où vous lui livrerez cette place, il consent à vous élever au grade d'Officier général.

CAMILLE, *avec joie.*

Je te l'avois bien dit.

MARCELLI.

Oui, mais le tems presse. Le secours attendu

par cette ville, m'a-t-il dit, ne peut être éloigné : toute l'armée en a de fortes conjectures. D'ailleurs, a-t-il ajouté, je ne puis modérer plus longtemps la bouillante ardeur du Duc de Lorraine, impatient de tenter la fortune d'un nouvel affaut. . . . Au reste, voici un billet que le Général m'a chargé de vous remettre : vous y trouverez confirmé de sa main tout ce que ma bouche vient de vous apprendre.

CAMILLE, *après l'avoir lu.*

Que je renonce à cet hymen ? . . . Non ; Marcelli, je ne le puis, mon orgueil & mon amour y sont trop intéressés. . . . Allons, puisqu'on m'y force, faisons un coup d'éclat. Ou qu'à l'instant Adélaïde soit remise entre mes mains, ou que le sang de ses citoyens coule ici de toutes parts.

MARCELLI.

Dieu ! qu'allez-vous faire ?

CAMILLE.

Tout immoler.

MARCELLI.

MARCELLI.

Pensez-vous que vos soldats vous obéissent ?

CAMILLE.

Quoi ! mes soldats. . . .

MARCELLI.

Ils feroient rebelles à vos ordres.

CAMILLE.

D'où peuvent naître tes soupçons ?

MARCELLI.

Daignez m'entendre. J'étois à peine rentré dans ces murs que j'ai vu nos guerriers rassemblés dans la place publique. Le vieux Barón Desbarres étoit à leur tête. Il les entretenoit des exploits de sa jeunesse ; il leur faisoit le récit des actions célèbres , des beaux exemples de valeur & de patriotisme dont il a été témoin , & après avoir enflammé leur courage par ses discours , il leur a parlé des moyens les plus propres à opposer une longue résistance aux efforts des Impériaux. Amis, leur a-t-il dit , le premier & le plus sûr est d'établir une bonne intelligence entre vous & les

habitans de cette ville. Songez que vous combattez pour la même cause ; songez que la France est votre commune patrie , & que vous participerez tous également à la gloire du triomphe. Alors , vous eussiez vu les soldats & les citoyens animés d'un même esprit se donner des marques réciproques d'attachement & de confiance , & se jurer les uns aux autres qu'ils verseroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang , plutôt que de céder la victoire.

CAMILLE, *en fureur.*

Cet insolent vieillard me dira de quel droit. . .

MARCELLI.

Vous ne lui pourriez faire aucun juste reproche sur cet action. Loin de vouloir affranchir vos soldats du respect qu'il vous doivent , il leur a conseillé une entière soumission à vos volontés. Toutefois si vous leur donniez maintenant quelque ordre contraire aux sentimens dont ils sont pénétrés , je ne répondrais pas de leur docilité , ou , plutôt , je tremblerais pour vous. C'est donc par artifice qu'il faut les conduire au point où vous souhaitez les amener ?

CAMILLE, *avec émotion.*

Sans doute le fier Trémont étoit là ?

MARCELLI.

Dans ce même moment il s'éloignoit à grands pas des portes de cette ville.

CAMILLE.

Si ton zèle pouvoit m'être suspect, je douterois de ce rapport.

MARCELLI.

Ce que vous allez entendre ne vous étonnera pas moins : il est peu d'exemples d'une pareille témérité. Je venois vous rejoindre ici ; le hazard offre à mes yeux l'un des habitans de cette ville. Sa marche étoit rapide, son œil enflammé, & son esprit paroissoit occupé de quelque grand projet. Comme l'habitude de nous voir a mis une sorte de liaison entre nous, je l'arrête ; je l'interroge : il s'obstine au silence ; je le presse de nouveau : enfin il satisfait ma curiosité en ces termes : cinq de mes concitoyens & moi, animés par les conseils du jeune Trémont, & guidés par sa valeur, avons résolu de réduire en cendres tout le

camp des ennemis , & je vole maintenant à cette importante & glorieuse entreprise. Il ne dépend que de vous d'en partager la gloire. Mais si votre attachement pour Camille vous arrête auprès de lui , songez à tenir notre projet caché. Si vous en trahissez le secret , il y va du repos , & peut-être des jours de nos pères , de nos femmes & de nos enfans. Il dit , & soudain il poursuit sa marche.

CAMILLE.

Marcelli , tant d'audace.....

MARCELLI.

N'est pas le partage des ames ordinaires.

CAMILLE.

Cependant il feroit dangereux d'interrompre maintenant l'ouvrage que nous avons commencé.

MARCELLI.

Je le pense du moins.

CAMILLE.

Il feroit trop honteux de nous laisser abatre par une entreprise moins courageuse qu'insensée de la part de mon rival. Que dis je ?

C'est peut être, & même n'en doute point, un moyen infaillible de succès, que la fortune nous présente, & dont il faut profiter. (*Après un moment de réflexion.*) Ami, si tu veux me servir encore.

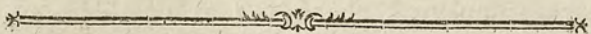
M A R C E L L E.

Après ce que j'ai fait, en pouvez-vous douter ?

C A M I L L E.

Hé bien, écoute-moi, & remplis exactement tout ce que notre commun intérêt te prescrira par ma bouche. D'abord, & sans la moindre apparence d'affectation, va contribuer à répandre dans la ville le bruit du départ de Trémont & de ceux qui l'ont suivi. On ne manquera pas de former des conjectures sur le motif de leur éloignement; ensuite on interrogera ta pensée, & tu jetteras adroitement quelques soupçons d'infidélité à la patrie sur une conduite si extraordinaire: je prens sur moi de les accréditer. Ce point essentiel accompli, tu dirigeras ta marche vers le général Galas, & tu lui découvriras de ma part le péril dont son camp est menacé. Il ne lui fera pas difficile alors de prévenir le danger, d'arrêter

dans les fers les téméraires , & de m'envoyer , par toi , toute sanglante , la tête de mon indigne rival. Par cet horrible présent il servira mon amour & satisfera ma vengeance. . . . Attens , ce n'est pas tout. Si le Général persiste à vouloir former aujourd'hui une nouvelle attaque , recommande-lui de diriger ses premiers coups vers la porte qui regarde l'occident : je n'en dis pas davantage... Va , cher ami , & n'oublie pas que je ne vivrai désormais que pour accumuler sur toi les effets de ma reconnoissance.



SCENE DIXIEME.

CAMILLE, *seul.*

SI mon espoir est trompé ; si Trémont avant la fin du jour n'a cessé de voir la lumière ; si l'ingrate beauté , que j'adore , & dont la résistance ne fait qu'irriter mes feux , n'est bientôt en mon pouvoir ; si mon ambition , mon amour , ma vengeance , enfin si toutes les passions dont mon ame est dévorée , ne sont dans peu satisfaites , la vie m'est odieuse , & j'en rejette le fardeau.

SCENE ONZIEME.

DESGRANGES, CAMILLE.

*A peine Camille voit-il Desgranges , qu'il compose son visage
& son maintien.*

DESGRANGES, sans voir Camille.

A PEINE il est arrivé, ... aussitôt il s'éloigne !... son pere , son pere lui-même ignore le motif de ce prompt départ.... Ah ! n'en doutons point, l'amour égare sa jeunesse ; il a sçu qu'Adélaïde alloit être unie à Camille , & il fuit l'aspect d'un rival heureux.... Mais pourquoi Dumay , Bernier , Montfleuri , & quelques autres , ont-ils accompagné ses pas ? Trémont , n'écoutant que son désespoir , les auroit il entraînés dans une honteuse fuite ; ou bien , par un crime plus grand encore , les auroit-ils portés à la révolte pour éclairer les Impériaux sur l'état déplorable où nous sommes réduits ? non ; le fils du Baron Desbarres , l'unique rejeton d'une famille illustre , le héros que le cœur d'Adélaïde.... Non , il n'aura point démenti.

D iv

par une lâche trahison, la gloire de ces ancêtres;
(*Il aperçoit Camille.*) Camille, êtes-vous informé
de l'étrange événement qui jette la ville entière
dans la désolation ?

CAMILLE, *sans affectation.*

Je viens d'en apprendre la nouvelle; mais,
ainsi que vous, j'ai peine encore à la croire.

DESGRANGES.

Le départ n'est point douteux... mais, lui
prête-t-on quelque motif ?

CAMILLE.

Sans doute... un motif invraisemblable.

DESGRANGES.

Ne me cachez rien.

CAMILLE.

Epargnez-moi la douleur de vous donner des
éclaircissemens sur la conduite de Trémont.

DESGRANGES.

Pourquoi ? il est essentiel que je sois informé...

CAMILLE.

Non, non : vous n'ignorez pas que tout est
suspect de la part d'un rival.

DESGRANGES.

Je croyois mériter plus de confiance.

Camille, après avoir fixé Desgranges d'un air pénétré de remords, tombe à ses pieds.

DESGRANGES, *surpris.*

Camille !

CAMILLE.

Vous me voyez à vos pieds dans la honte & dans la douleur.

DESGRANGES.

Que dites-vous ?

CAMILLE.

Ce n'est pas la première fois que les fautes d'autrui ont servi à nous éclairer.

DESGRANGES.

Expliquez-moi. . . .

CAMILLE.

Vertueux Desgranges, citoyen que j'admire & que je respecte, puisse-je réparer aujourd'hui les chagrins que je vous ai causés. En demandant avec trop d'empire la main d'Adélaïde, j'ai contraint

son amant à se ranger du parti des Impériaux : à cette faute, je ne veux point en ajouter une nouvelle, celle de traîner aux autels Adélaïde en larmes. Non, je ne mets plus de condition à mon devoir. Mes soldats combattront pour votre défense ; je verserai mon sang avec eux ; & votre fille disposera librement de sa main. J'attendrai tout désormais de ma constance, de mes services & de votre équité.

DES GRANGES, *avec transport.*

O mon fils !

CAMILLE.

O Desgranges !

DES GRANGES.

A qui devons-nous la victoire que vous avez remportée sur vous même ?

CAMILLE.

Je vous l'ai dit, à l'odieuse trahison de mon rival.

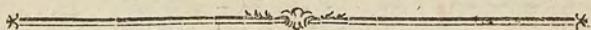
DES GRANGES.

Il nous trahit donc, mon fils ?

CAMILLE.

N'en doutez plus. L'un de mes soldats qui sui-

voit ses traces , a trouvé ce billet : je vous le
confie : cette preuve n'est pas équivoque.



SCENE DOUZIEME.

DESGRANGES, *seul. Il lit.*

» VOTRE hymen doit être conclu maintenant ,
» ou quelques obstacles s'y opposent. Si votre
» amour persiste plus longtems à vouloir les
» lever, vous renoncez , sans doute, à la fortune
» & au rang qui vous attendent parmi nous. Des
» avis certains m'apprennent que le Prince de
» Condé a entrepris une marche forcée pour venir
» au secours de la ville , & qu'il n'en est pas loin.
» Vous même réglerez le sort des Français qui se
» joindront à nous ».

LE GÉNÉRAL GALAS.

Malheureux Desbarres , tu ne soupçonnes pas
qu'un traître ait reçu de toi la naissance !



SCENE TREISIEME.

Le Baron DESBARRES , DESGRANGES.

Le Baron DESBARRES , *les cheveux épars ,
marchant à grands pas.*

MON fils ! le fils de Desbarres ! non , je ne puis le croire : un tel monstre n'est point sorti de mon sang.... Desgranges , éclaircissez le doute affreux dont mon ame est déchirée.....
(*avec force.*) Parlez , Trémont a-t-il perdu l'honneur ?

DESGRANGES.

Modérez ces transports ; ils peuvent nuire à vos jours.

Le Baron DESBARRES.

Si mon fils est un traître , que m'importe la vie?... mon fils un traître !.... Desgranges , votre silence....

DESGRANGES.

Non , je.....

FRANÇAIS.

62

Le Baron DESBARRES.

Parlez.

DESGRANGES.

Ne m'interrogez point.

Le Baron DESBARRES.

Quoi !...

DESGRANGES.

Ne m'interrogez point, vous dis-je.

Le Baron DESBARRES.

Je veux tout savoir.

DESGRANGES.

Je n'en faurois dire davantage.

Le Baron DESBARRES.

Cher ami !

DESGRANGES.

Pourquoi voulez vous ?....

Le Baron DESBARRES, *avec colère.*

C'est que vous n'en pouvez avoir aucune
preuve assurée.

DESGRANGES.

Plût au Ciel !

Le Baron DESBARRES.

Comment.....

DESGRANGES, *montrant d'une main le billet
qu'il tient dans l'autre.*

Je ne puis me résoudre....

Le Baron DESBARRES, *lui arrachant le billet.*

Donnez.... ce billet contiendrait-il?... ..

DESGRANGES, *voulant l'empêcher de l'ouvrir.*

Gardez vous....

Le Baron DESBARRES.

Non.... laissez....

DESGRANGES, *à part.*

Vieillard infortuné !

*Desbarres après avoir lu le billet, le laisse échapper
de ses mains. Il croise les bras. Immobile & la tête
penchée sur l'estomach, ses yeux sont attachés sur
la terre.*

DESGRANGES, *à part.*

Hélas ! il étoit digne d'un meilleur sort.

Le Baron DESBARRES, *sortant tout à coup de
son accablement, & s'éloignant à grand pas.*

Ils me rendront mon fils,

DESGRANGES, *l'arrêtant.*

Desbarres !

Le Baron DESBARRES, *hors de lui même,*

Qu'ils me rendent mon fils !

DESGRANGES.

Où vous égare ?

Le Baron DESBARRES.

Mon fils n'étoit point né pour être un sujet rebelle, un fils dénaturé.... qu'ils me rendent mon fils !

DESGRANGES.

Le repentir le ramenera.

Le Baron DESBARRES.

Le crime est commis.

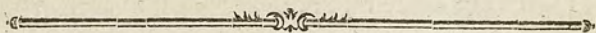
DESGRANGES.

Sa jeunesse a été séduite.

Le Baron DESBARRES.

O pourquoi le ciel a-t-il permis que je survécusse au déshonneur de ma famille ? Malheureux, que t'avois-je fait ? parle, que t'avois-je fait ? J'ai vécu soixante ans avec gloire, mon corps

est tout couvert des blessures que j'ai reçues pour la défense de la patrie ; je brûle encore de verser mon sang pour elle, & toi, lâche, tu deviens le bourreau de tes compatriotes, & l'affassin de ton meilleur ami. O qui me rendra mon fils ! qui me rendra mon fils !



SCENE QUATORZIEME.

MARTÈNE, DESGRANGES,
Le Baron DESBARRES.

MARTÈNE, à *Desgranges*.

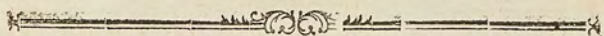
UN envoyé de nos ennemis demande à vous entretenir.

DESGRANGES.

Qu'il paroisse ! mais d'abord avertissez nos concitoyens de se rendre à cette audience. Vous le savez, Martène, je ne suis & ne veux être ici que leur égal.



SCENE



SCENE QUINZIEME.

DESGRANGES, le Baron DESBARRES,

DESGRANGES.

DESBARRES, fêchez vos larmes.

Le Baron DESBARRES.

Moi, que je cesse de pleurer ! Eh ! quel pere, quel Français, s'il étoit aussi malheureux que moi, pourroit se consoler jamais.... vous n'ignorez pas, Desgranges, que j'ai combattu vingt ans sous les yeux du meilleur des rois, & du plus intrépide des guerriers. A la journée de Fontaine-Française, Henri le Grand & moi soutinmes le choc impétueux de plusieurs bataillons. Après la défaite des ennemis, ce bon Roi, se tournant de mon côté, me dit, en me serrant la main, & les yeux baignés de larmes : Desbarres, je vous remercie de votre zèle & de vos services : puisse-t-il naître de vous un fils qui vous ressemble !.... grand Roi !.... vos souhaits ne sont pas accomplis. Que mon sort est à plaindre !

SCENE SEIZIEME.

Le Baron DESBARRES , DESGRANGES , le
HÉRAULT d'armes , troupe de Citoyens ,
précédée de PELLETIER , & de MARTENE.

DESGRANGES , *s'étant placé à la tête des Ci-
toyens , adresse la parole au Hérault.*

PARLE , nous sommes prêts à l'entendre.

LE HÉRAULT.

Citoyens , le Général Galas , ce valeureux
guerrier , que nul obstacle n'avoit encore arrêté
dans le cours de ses conquêtes , qui a vu tomber
à son approche les murs de quatre-vingt cités ,
qui a soumis en moins d'une semaine une partie
de la Bourgogne , la moitié de la Lorraine & l'Al-
face entière , vous annonce par ma voix , que
votre opiniâtreté a lassé sa patience. Si à l'instant
même les portes de cette ville ne lui sont ouver-
tes , vous avez tout à craindre de son juste cour-
roux. Laissez-vous donc éclairer sur le danger
qui vous menace , & sur les dispositions de mon

Général. Livrez-vous à sa discrétion , & à ce prix (jugez de sa clémence!) il veut bien vous accorder la vie.

D E S G R A N G E S.

Téméraire interprète , tu paroïs avoir oublié que ton ministère ne s'étend point jusqu'à l'insolence ; mais je te préviens que s'il t'échappe encore un mot , un seul mot injurieux , c'en est fait de toi. ... Cependant rapporte à ton maître , que s'il s'obstine à vouloir entrer dans cette ville , nous lui conseillons d'y pénétrer par une brèche. Pour donner plus d'éclat à son triomphe , nous allons l'attendre sur nos remparts. Va.

L E H É R A U L T.

Ainsi , vous persistez ?

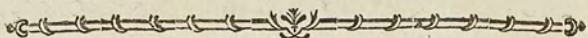
D E S G R A N G E S.

Pars , te dis-je.

L E H É R A U L T , *en sortant.*

Tremblez.





SCENE DIX-SEPTIEME.

DESGRANGES, le Baron DESBARRES;
PELLETIER, MARTENE, troupe de
Citoyens.

DESGRANGES.

CITOYENS, ces menaces vous étonnent
peut-être, & vous blâmez en secret l'accueil que
j'ai fait à cet envoyé ?

*Les Citoyens se regardent les uns les autres avec
surprise. L'un d'eux :*

Desgranges, en d'autres tems, il n'est aucun
de nous qui ne vous demandât raison de ce doute
injurieux.

DESGRANGES, *à part.*

Leur courage ne se dément point. (*Haut*)
Pardonnez, j'ai craint. . .

LE CITOYEN.

Vous deviez nous connoître.

DES GRANGES, *avec transport.*

Oui, amis, je vous connois; je fais que chacun de vous s'est acquis des droits à la reconnoissance de la patrie. Ce que vous avez fait jusqu'ici est sans doute étonnant : ce fera même un monument à jamais durable de votre valeur & de votre fidélité : mais c'est peu encore pour le salut de l'état.... Citoyens, le destin de la France dépend de cette journée, & l'assaut qu'on vous prépare...

LE CITOYEN.

Est le présage d'un triomphe nouveau.

DES GRANGES.

Hé bien, contraignons la fortune à nous être favorable, enchaînons-nous par le lien d'un serment solennel; jurons ici de défendre jusqu'à la mort nos foyers, nos femmes, nos enfans & notre patrie.

Le Baron DESBARRÉS,

Ah ! Trémont, tu pouvois partager la gloire qui nous attend.

Les Citoyens se donnent mutuellement la main, & paroissent faire le serment que Desgranges a proposé.

Citoyens, ce n'est pas tout ; un événement inattendu peut arrêter le secours qui nous est promis ; les Impériaux peuvent employer, pour vous soumettre, quelque ruse, que votre prudence n'aura pu prévoir ; vous ferez peut-être forcés de succomber sous le nombre des ennemis, alors vos biens seront le prix de leur indigne conquête, vos corps morts ou mourans, deviendront la proie de leur fureur. . . .

Tous les Citoyens à la fois.

Que plutôt cette ville en feu nous serve de bûcher !

DESGRANGES.

Allons, amis, allons tout préparer pour ce grand & mémorable sacrifice. Qu'au premier signal de l'attaque, l'un d'entre vous monte à la tour du Temple. Là, d'un œil vigilant il observera les divers avantages dont la fortune favorisera nos armes ou celles de nos ennemis. Si notre parti triomphe, il fera retentir au loin le cri de la victoire & notre ardeur, ranimée par le succès, portera l'épouvante & la mort jusqu'au camp des Impériaux. Mais si leur nombre l'emporte,

si notre défaite lui paroît inévitable, qu'il fasse entendre par trois fois le son de la cloche : alors vos femmes armées de torches ardentes porteront la flamme de tous côtés; & vos maisons & cette ville embrâsées par leurs mains ne feront qu'un vaste bûcher, tombeau glorieux pour nous, asyle assuré de notre honneur, & monument éternel de notre attachement à la patrie... Citoyens, revolons à nos postes.

Le Baron D E S B A R R E S , *se jettant dans les bras de Desgranges.*

Ah ! Desgranges , que n'es - tu mon fils !

Fin du Second Acte.

Dans cet entracte , & pendant les deux premières scènes de l'acte suivant , on entend un bruit presque continu d'artillerie.



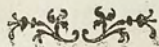
ACTE TROISIEME.



SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, *seule, éplorée.*

POURQUOI donc, ô mon pere, pourquoi me forcer d'attendre ici, loin de vous, l'événement de cette horrible combat ? Je mettois ma gloire & mon bonheur à mourir à vos côtés : & vous me privez de ce bien, le seul, hélas ! qu'il me fut permis d'espérer. Du moins Amélie ne viendra-t-elle pas finir mon incertitude ?.... Amélie !... Amélie !... je l'appelle en vain. Elle ne paroît point. Chaque instant est pour moi un siècle d'attente. ... mais quoi. ... C'est elle. ...



SCENE SECONDE.

ADELAIDE, AMÉLIE.

ADELAIDE.

CHERE Amélie, qu'as-tu vu ? Le ciel favorise-t-il nos armes ? Du moins veille-t-il sur les jours de mon pere ?

AMÉLIE.

La victoire, Madame, est encore indécise. Les Impériaux ont divisé leur armée en deux corps. Tandis que l'un, conduit par le fougueux Duc de Lorraine, dirige ses coups vers le milieu de nos remparts, Galas lui-même, à la tête du second, assiége la porte dont Camille s'est réservé la défense.

ADELAIDE.

Quel moment, Amélie ! si les ennemis triomphent, victimes innocentes & malheureuses, nous devenons la proie des flammes : s'il succombent, je ne puis différer un instant la récompense promise aux services de Camille. . . . Oui, Camille fera mon époux ; mais Trémont. . . .

AMÉLIE.

Quoi, Madame ! après l'indigne trahison dont il s'est rendu coupable , vous pourriez....

ADELAÏDE.

Va, je connois Trémont ; il est trop loin de ce crime.

AMÉLIE.

Cependant , son départ , cette lettre....

ADELAÏDE.

Sont pour moi un mystère impénétrable , mais non la preuve du forfait dont on l'accuse. Je te l'avoue , je tremble pour les jours de mon amant , mais je ne crains rien pour sa gloire.

*Le bruit du canon cesse.*ADELAÏDE , *avec agitation.*

Amélie. le bruit a cessé.

AMÉLIE.

Je frémis.

ADELAÏDE.

Qu'annonce ce long & triste silence ?

AMÉLIE.

Que l'instant de la mort est venu.

Le bruit recommence.

ADELAÏDE.

Rassure-toi. Le Ciel ne nous abandonnera point. (*Le bruit cesse de nouveau*).... il cesse encore.

AMÉLIE.

C'en est fait.

ADELAÏDE, *avec plus d'agitation.*

Attens.... écoutons....

Adélaïde appuie sa tête contre une colonne. Après un assez long silence, on entend trois coups de cloche.

AMÉLIE.

Tout est perdu.

ADELAÏDE.

Cette ville ne fera bientôt plus qu'un vaste bûcher.



SCENE TROISIEME.

DESGRANGES, *couvert d'un manteau.*

ADELAIDE, AMÉLIE.

On voit nombre de femmes & de vieillards portant des torches allumées, se répandre confusément au fond du théâtre. Les uns gardent un morne silence, les autres poussent de longs gémissemens. Tout est en désordre, & les maisons sont enflammées.

DESGRANGES, *s'approche d'Adélaïde d'un air farouche.*

Viens.

ADELAIDE, *reculant d'effroi.*

Mon pere!....

DESGRANGES.

Viens.

ADELAIDE.

Où m'entraînez-vous?

DESGRANGES.

Où doivent finir nos misères.

A D E L A I D E.

Il faut donc mourir ?

D E S G R A N G E S.

Ne l'as-tu pas juré ?

A D E L A I D E.

Oui, j'en ai fait le ferment la première. Quelque espoir de salut me restoit encore ; mais puis-je voir sans frémir la présence de la mort ?

D E S G R A N G E S.

Ne vois que la gloire.

A D E L A I D E.

C'est l'acheter bien cher. Je périrai à la fleur de mon âge.

D E S G R A N G E S.

Eh bien. C'est pour cela qu'il faut t'immoler
Ton sacrifice en sera plus honorable.

A D E L A I D E.

Mais songez qu'il n'est rien de si précieux que
la vie, sur-tout à l'instant de la mort.

D E S G R A N G E S.

Songez plutôt que tu te dois à la patrie ; songez

qu'il n'est rien de si beau que de se dévouer pour elle. Songe enfin que tu ne peux échapper à la fureur de l'ennemi.

ADELAÏDE.

Ainsi donc, vous me verrez périr sans peine ?

DES GRANGES.

Ah ! cruelle. Peux-tu croire qu'il n'en coûte rien au cœur de ton père ? je ferois le plus barbare des hommes, si j'étois maintenant sans horreur & sans effroi : mais tel est notre malheur, que nous n'avons point à choisir. Si nous différons plus longtems, le soldat va t'égorger à mes yeux, te noyer dans ton sang & le mêler au mien. Cesse de grace de m'attendrir par tes pleurs.

ADELAÏDE.

Je touche à mon heure dernière, & vous me défendez les larmes !

DES GRANGES.

Les larmes sont d'une foible ressource quand il s'agit de mourir.

A D E L A I D E.

Mourir, nous qui ne sommes coupables d'aucun crime !

D E S G R A N G E S.

Mais tous ces braves citoyens, qui déjà ne sont plus, tous ceux, qui sont prêts à s'immoler encore, étoient-ils plus coupables que nous ?

A D E L A I D E, *troublée.*

Que mon destin est différent de celui que se promettoit mon crédule espoir ! hélas ! vous m'avez dit cent fois : « O ma fille ! aurai-je le bonheur de te voir heureuse dans les bras d'un » époux digne de nous deux » ? attachée alors à votre sein, & baissant ces mains sacrées, que je touche à présent des miennes : » ah mon pere ! vous disois-je à mon tour, ah mon tendre pere ! aurai-je le bonheur de vous recevoir dans la maison de mon époux, & de rendre à votre dernier âge, tous les soins que vous avez donnés à ma jeunesse ? »

D E S G R A N G E S.

Soumettons-nous, ma fille, le ciel dispose autrement de nos jours. Viens, suis-moi.

ADELAÏDE.

Je ne puis.

DESGRANGES.

Eh bien , Adélaïde , attens ici les outrages & la barbarie du vainqueur. Pour moi , je t'abandonne.

ADELAÏDE.

Où courez-vous mon pere ?

DESGRANGES.

Je vais mourir sans toi.

ADELAÏDE.

Sans moi, mon pere ! non , je ne vous quitte point. Je m'attache à vos vêtemens.

DESGRANGES.

Et que prétend de moi ta résistance ? laisse-moi : je vais mourir sans toi.

ADELAÏDE.

O grandeur d'âme , que j'admire malgré moi-même ! Hé bien ! votre exemple. . . Juste ciel ! à quel affreux sacrifice me vois-je condamnée ?.. J'y consens. . . M'y voilà résolue. Mourons.

DESGRANGES.

F R A N Ç A I S.

81

D E S G R A N G E S.

A ces traits , je reconnois ma fille :

A D E L A I D E.

Nous allons donc mourir ensemble ?

D E S G R A N G E S.

Le Ciel nous laisse cette consolation :

*On voit défilér une troupe de soldats dans le dernier
point de vue du théâtre.*

A D E L A I D E.

Que vois-je ? l'ennemi ! . . . Il s'avance , il est
maître de nos murs. Mon pere , je m'abandonne
à vous.

D E S G R A N G E S.

Détourne la vue de ces flammes qui vont nous
dévorer. Cachons nous l'un & l'autre dans les
plis de ce manteau.

A D E L A I D E , prête à s'envelopper dans le
manteau de son pere.

Mon pere , laissez-moi encore une fois jouir de
votre vue & de vos embrassemens. Que j'em-

F.

porte avec moi ce dernier gage de votre amour.

DESGRANGES.

Embrasse-moi, ma fille : je t'aime plus que jamais.

*Desgranges embrasse sa fille dans un morne silence ,
& d'une main tremblante la couvre d'une partie de
son manteau. Ils sont prêts à s'élancer dans les
flammes.*

SCENE QUATRIEME.

PELLETIER, LES PRÉCÉDENS.

PELLETIER.

ARRETEZ, arrêtez ; Condé a rempli sa promesse, & la victoire est à nous.

DESGRANGES, *dans une surprise extrême.*

Que dites-vous, ami ?

PELLETIER.

Que le Prince a forcé le camp des Impériaux ;
a renversé leurs retranchemens, s'est ouvert un

passage à travers leur armée , & qu'il entre victorieux dans nos murs.

DES GRANGES, *apercevant le Prince de Condé.*

Soldats, Citoyens, le voici. Tombons aux pieds de notre libérateur.

Tous se précipitent aux genoux du Prince.



SCENE CINQUIEME.

Le Prince DE CONDÉ, le Baron DESBARRES, CAMILLE, Troupe de Soldats & de Citoyens, les précédens.

Le Prince DE CONDÉ, *leur faisant signe de se relever.*

C H E R S compagnons , je viens au nom du roi , au nom de la France entière , vous remercier de votre valeur & de votre constance à défendre la gloire & les intérêts de votre patrie. L'état vous doit tout. Amis , qu'exigez-vous de sa reconnaissance ?

L'honneur de pourfuivre encore nos ennemis ;
sous vos drapeaux.

Le Prince DE CONDÉ.

O courage plus qu'humain !

CAMILLE, *à part.*

Fortune cruelle ! tu te joues de mes projets ;
mais Marcelli m'a promis la tête de Trémont : je
puis la recevoir encore.

Le Prince DE CONDÉ, *apercevant le Baron
Desbarres.*

Hé quoi ? le Baron Desbarres ? (*il le prend par
la main*) vieux guerrier, je vous trouverai donc
par-tout où il y aura de la gloire à cueillir ?

Le Baron DESBARRES, *arrosant de ses larmes
les mains du Prince de Condé.*

Vous me parlez de gloire ? !... Ah ! plaignez ;
Seigneur, plaignez un pere malheureux.

Le Prince DE CONDÉ.

Que dites-vous ?

Le Baron DESBARRES.

J'avois un fils....

Le Prince DE CONDÉ, *avec vivacité.*

Est-il mort sur ces remparts?

Le Baron DESBARRES.

Le perfide ! il s'est armé contre nous.

SCENE SIXIEME.

MARTENE, LES PRÉCÉDENS.

MARTENE, *accourant avec précipitation.*

VALEUREUX Desbarres, réjouissez-vous.
Votre fils.....

Le Baron DESBARRES, *volant au-devant de*
Martène.

Eh bien ?

MARTENE.

Il va paroître à vos yeux couvert de lauriers.

O Ciel !
ADELAIDE.

Nos concitoyens reviennent avec lui. Ils sont tous chargés des dépouilles de l'ennemi ; & la captivité du Général Galas couronne la gloire de leur triomphe.

CAMILLE, *à part & voulant s'éloigner.*

Qu'entens-je ?

DESGRANGES, *le saisissant par le bras.*

Arrêtez.

SCENE SEPTIEME.

TRÉMONT, un drapeau à la main ; GALAS sans armes & la tête nue , NOUVELLE TROUPE de Citoyens, LES PRÉCÉDENS.

Le Baron DESBARRES, *se précipitant dans les bras de Trémont.*

O, MON fils ! mon fils. . . Seigneur, pardonnez. . . Je me croyois le plus malheureux des peres ; & je suis au comble du bonheur. . . Tu ne nous trahissois donc pas, mon fils ?

TRÉMONT, *avec dignité.*

Avez-vous si peu connu Trémont & tous ces braves citoyens ?.... Prince , je vous livre mon prisonnier.

Le Prince DE CONDÉ.

Je reconnois là votre sang , Desbarres.

Le Baron DESBARRES.

Apprends-nous , mon fils.

TRÉMONT.

Déterminés à réduire en cendres le camp des ennemis , nous volions à cette noble entreprise. Un perfide à qui l'un de nous en avoit imprudemment confié le secret , a éclairé nos ennemis. Vingt fois nous nous sommes vus sur le point d'être écrasés par leur nombre ; tandis que nous nous obstinions à les repousser , Marcelli , caché parmi eux , lève sur moi son glaive ; j'évite le coup , & le renverse mourant à mes pieds.

CAMILLE.

Le traître !

TRÉMONT, *froidement à Camille.*

Avant que d'expirer , il a tout révélé , Ca-

mille... (*Au Prince de Condé.*) Vous avez paru, Seigneur; & toute leur armée a pris la fuite. Le Général Galas se retiroit suivi d'un petit nombre des siens. Nous courons à lui; je l'attaque, & il tombe en mon pouvoir.

DESGRANGES.

Mais cette lettre.....

TRÉMONT, à Galas, en lui présentant la lettre.

Général, vous me devez la vie : je n'exige de vous d'autre récompense que l'aveu de la vérité.

GALAS.

Je l'ai écrite.

TRÉMONT.

A qui ?

GALAS.

A Camille, qui devoit remettre cette ville en ma puissance.

Le Prince DE CONDÉ, à Camille, après avoir parcouru la même lettre.

Malheureux !

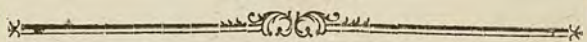
CAMILLE.

Seigneur....

Le Prince DE CONDÉ.

Les vertus de ces braves citoyens n'avoient pu te toucher ! . . . Soldats, qu'on l'ensevelisse dans le plus sombre cachot, & qu'il expie le plus noir des forfaits, dans les horreurs d'une éternelle prison. . . Obéissez.

Camille sort, entraîné par des Soldats.



SCENE HUITIEME & dernière.

LES PRÉCÉDENS.

Le Prince DE CONDÉ, à Trémont.

APPROCHEZ, jeune héros.

Le Baron DESBARRES.

Viens, mon fils.

Le Prince DE CONDÉ.

Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner une récompense proportionnée à vos services ; mais je puis du moins vous prouver l'estime dont je suis pénétré pour vous. Recevez cette épée. (Tandis que le Prince tire son épée, Trémont remet son drapeau entre les mains d'Adélaïde.) Donnez-

90 LES HÉROS FRANÇAIS.

moi la votre; & que cette fraternité d'armes soit un monument de l'amitié qui doit régner à jamais entre nous.

TRÉMONT.

Ah ! Seigneur. . . . Belle Adélaïde , le Prince a tout fait pour ma gloire; mais je ne puis tenir mon bonheur que de vous.

DESGRANGES.

Ma fille. . . .

Le Prince DE CONDÉ, à Adélaïde.

Si votre main, Madame , doit être le prix de la valeur, qui, plus que Trémont, a droit d'y prétendre? (*Adélaïde donne la main à Trémont.*) Vous, Desgranges , partez; allez annoncer au Roi la nouvelle de votre triomphe. Je vous ordonne de lui détailler tous les événemens de ce siège mémorable. Il n'en est aucun qui ne soit digne de son admiration, de sa reconnoissance, & qui ne doive être pour tous les Français un exemple glorieux d'enthousiasme pour l'honneur, & d'attachement à la patrie.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

PRÉCIS HISTORIQUE

DU SIÈGE

DE SAINT-JEAN-DE-LONE.

A V I S.

*C*OMME je n'ai pu trouver dans aucun historien des détails plus satisfaisans sur le siège de Saint-Jean-de-Lône, que dans l'histoire intéressante que M. Béguillet nous a donnée des guerres des deux Bourgognes, je préviens que j'ai eu recours à son ouvrage pour recueillir les principales circonstances de cet événement.



PRECIS HISTORIQUE
DU SIÈGE
DE SAINT-JEAN-DE-LONÉ.

PRÈS de deux ans s'étoient écoulés depuis le commencement de cette guerre fameuse, que le Cardinal de Richelieu, pour se rendre utile à son maître, avoit fait déclarer aux deux branches de la maison d'Autriche. L'armée française, campée devant Dole, ayant reçu ordre de lever le siège de cette ville, pour arrêter les incursions des Espagnols, sortis des pays-bas & répandus sur nos frontières, le Prince de Condé, qui la commandoit,

se retira en Bourgogne , pour veiller à la défense de cette Province , dont on lui avoit confié le gouvernement. Galas , chef des troupes Impériales , y étoit déjà entré , à la tête de quatre-vingt mille hommes. Cependant l'hyver s'avançoit , & ce Général , qui avoit autant à redouter du débordement des rivières , que de la valeur de nos troupes , y cherchoit un azile sûr , d'où il se promettoit de pénétrer , dès le printemps prochain , jusqu'au cœur du Royaume. Pour exécuter ce projet , il falloit se rendre maître d'une ville , qui , en lui ménageant une communication libre avec la Franche-Comté , pour en tirer les secours nécessaires , lui assurât en même tems une retraite , en cas que ses armes n'eussent pas tout le succès qu'il en espéroit. Dans un

conseil de guerre où assista le Duc Charles de Lorraine , qui ne pouvant oublier les injures qu'il avoit reçues de la France , étoit allé se joindre aux Impériaux , on délibéra vers laquelle des villes de la Province on tourneroit ses premiers efforts. Dijon , Beaune , Saint-Jean-de-Lône & Auxone , leur paroïssent également propres à faciliter le succès de leur entreprise. Le Duc de Lorraine étoit d'avis de marcher droit à Dijon , d'où leur armée se trouvoit peu éloignée , & dont la prise termineroit tout d'un coup la campagne , & leur assureroit la possession de toute la Bourgogne. Mais Galas (1) leur représenta qu'il

(1) Mathieu Galas , fameux Général des armées de l'Empereur , naquit à Trente , en 1586 , d'une famille pauvre & obscure. Dans sa jeunesse il fut page du Baron de Beaufremont ,

seroit plus facile de s'emparer de Saint-Jean

& passa ensuite par tous les grades militaires. De simple soldat, on le vit s'élever en peu de tems au grade de capitaine d'infanterie, & devenir Gouverneur de Rocca de Niva, dans le Milanois. Galas s'étoit signalé en Allemagne, sous le Général Tilly, l'un des principaux soutiens de la gloire & de la puissance de Ferdinand II. Il se distingua de même en Italie, & surtout au siège de Mantoue. Enfin, & par ses intrigues, & par sa valeur, il parvint à être nommé membre du Conseil Privé de l'Empereur, qui le préféra au célèbre Baron de Walstein. Celui-ci affectoit dès long-tems l'indépendance, & refusoit, depuis la mort de Gustave, de déférer au Conseil de Vienne. Instruit qu'on l'avoit dépouillé du commandement général des armées, pour le confier à Galas, Walstein se fit prêter serment de fidélité par ses troupes, & se retira à Ægra, place forte, située sur les frontières de la Bohême & de la Saxe. L'Empereur chargea Galas de la débarrasser d'un homme aussi dangereux. Ce Général, en obéissant à son maître, se défit d'un rival qui nuisoit à son avancement. Il commanda en Chef les armées Impériales en Allemagne & en Alsace, & vint échouer en Bourgogne. D'abord il fut plus heureux contre les Suédois; mais son armée ayant été entièrement défaite près de Magdebourg, il perdit la faveur de Ferdinand, qu'il recouvra quelques années avant sa mort, arrivée en 1647.

de-Lône ;

de-Lône; que, d'ailleurs la situation de cette ville, qui étoit une clé des deux Bourgognes, la mettoit en état d'être fortifiée en peu de tems, & à peu de frais, qu'enfin en rassemblant les eaux de plusieurs petites rivières & marais voisins, & en les conduisant dans la Saône, par un nouveau lit, on pourroit former de cette place une île presque inaccessible & impraticable.

Saint-Jean-de-Lône, (2) petite ville du Dûché de Bourgogne, sur les frontières de la Franche-Comté, forme un demi-ovale d'environ dix-sept cents pas de cir-

(2) C'est à cette ville que devoit aboutir le fameux canal de jonction des mers, par le centre du Royaume, tenté sous tous les règnes, depuis François I, & dont le projet a été abandonné pour l'exécution du canal de Languedoc, le plus beau monument du siècle de Louis XIV.

conférence. Cet espace renferme deux cents maisons. Au tems du Siège, on n'y comptoit que treize à quatorze cents habitans, parmi lesquels il s'en trouvoit à peine deux cents en état de porter les armes. Elle est entourée d'une simple muraille de brique, d'un fossé assez large, qui reçoit les eaux de la Saône, & d'une chaussée de terre large d'environ douze ou quinze pieds, défendue par trois bastions, si l'on peut nommer ainsi trois élévations de terre plus hautes & plus larges que la levée. Ces bastions, de même que cette chaussée, avoient été remparés avec des tonneaux remplis de terre & soutenus par des pieux. On avoit aussi commencé un double fossé, mais le tems n'avoit pas permis de l'achever. Quatre tourelles de bois avec les trois bastions

de terre dont nous avons parlé , compo-
 soient toutes les fortifications de cette place.
 Aussitôt que les habitans furent instruits du
 dessein des ennemis , ils se préparèrent à
 une vigoureuse résistance. Le Baron Des-
 barres , qui habitoit un château voisin ,
 vint , accompagné de Trémont , son fils
 unique , se jeter dans la ville , pour y signa-
 ler son courage & son patriotisme. Quel-
 ques amis représentant à ce vieillard véné-
 rable , qu'il devoit du moins soustraire à
 ce péril éminent , un fils d'un âge encore
 tendre , le seul héritier de son nom & de
 ses grands biens , le vieux guerrier les re-
 garda avec indignation & leur répondit :
 » qu'il plongeroit son épée dans le cœur
 » de son fils , s'il savoit qu'il eut la moin-
 » dre part à cette démarche ; que ni lui ,

» ni Trémont ne pourroient jamais trou-
» ver une plus belle occasion de servir la
» patrie , qu'en répandant leur sang pour
» la défense d'une ville d'où dépendoient
» le salut de la Bourgogne & le destin de
» la France. » D'autres gentilshommes
des environs s'y rendirent aussi avec leur
familles , sans vouloir consentir qu'on trans-
portât en d'autres lieux leurs meubles &
leurs provisions , disant qu'ils vouloient
abandonner leur fortune & leur vie à l'é-
vénement de la guerre , & se défendre jus-
qu'à la mort dans une ville où étoient tous
leurs amis.

Il n'y avoit que huit petites pièces de
canon dans la place. La garnison étoit ré-
duite à cent cinquante hommes du régi-
ment de Conti , reste de huit compagnies

HISTORIQUE. 101

qui avoient éprouvé toutes les horreurs de la peste & divers autres accidens. Elles étoient commandées par Rochefort d'Ailly de Saint-Point, officier d'une valeur reconnue, & que jamais la crainte du danger n'avoit arrêté dans le chemin de la gloire. Deux jours avant l'arrivée de l'armée impériale, ce brave guerrier fut attaqué de la peste. Ce funeste événement porta la consternation dans le cœur des officiers & des soldats. Ils n'avoient plus ces pensées nobles & généreuses qu'inspire la présence d'un chef valeureux. Machauld, son Lieutenant chancelloit entre la crainte & le devoir. Ceux même qui avoient le plus de courage, frémissant de l'énorme disproportion qu'il y avoit entre leurs forces & celles des ennemis, au nombre de quatre-vingt mille

hommes , ne croyoient pas pouvoir , sans une folle témérité , s'engager dans le péril de la défense. Ils s'en expliquèrent ouvertement. Les habitans indignés ne savoient à quoi se résoudre. Livrés au désespoir , ils furent d'abord sur le point de tourner leur fureur contre la garnison ; mais l'espérance de la ramener par des voies plus douces , calma par degrés ces transports impétueux.

Ils courent en foule à l'hôtel du commandant , & lui exposent que la garnison , après s'être engagée à se défendre avec les habitans , jusqu'à la dernière extrémité , change honteusement de résolution , & que Machauld , son Lieutenant , est un lâche qui imprime dans le cœur des soldats , la vaine terreur dont il est frappé. Le brave d'Ailly leur exprima combien il lui étoit

douloureux de ne pouvoir se mettre lui-même à leur tête ; il ajouta que les ravages de la contagion , la foiblesse de la place & le petit nombre de ses soldats sembloient préparer aux Impériaux une conquête aisée ; mais puisque rien n'étoit capable de les étonner , qu'il étoit juste de seconder leur généreuse résolution. Il assemble aussitôt les officiers , reproche à son lieutenant d'être infidèle à sa patrie , & de manquer de courage dans une occasion où il pourroit se montrer digne de l'honneur qu'il avoit de commander en sa place. Machauld frémit à ce discours , & répondit , qu'il ne manquoit ni de courage ni de fidélité ; mais que la plupart des soldats étant malades , le reste ne suffisoit pas pour la défense , & que si les habitans vou-

loient abandonner leur vie en furieux , la garnison n'étoit pas obligée de périr pour satisfaire leur désespoir. Les autres officiers représentèrent qu'il ne pouvoit être hon- teux d'ouvrir les portes d'une ville sans mu- nitions , fermée d'une foible muraille de brique , où la première batterie ouvreroit une brèche capable de recevoir un bataillon de front ; qu'il étoit plus sage de demander une capitulation honorable , que de s'expo- ser à la rage des ennemis qui , furieux d'une insolente résistance , porteroient par-tout le fer & le feu.

Les principaux citoyens répliquèrent , qu'exposés les premiers par le sort de la guerre à l'effort des armes impériales , ils devoient aussi les premiers faire éclater leur vaillance & leur patriotisme. « Si nous ou-

HISTORIQUE. 105

» vrons nos portes , poursuivirent - ils ,
» avec la même ardeur , toutes les autres
» villes croiront pouvoir nous imiter : une
» ferme résistance , au contraire , dût
» nous trahir la fortune ! les retiendra
» dans le devoir. Nous ne parlons point
[» des secours qui nous sont promis : qu'on
» nous abandonne à nous-mêmes ! est-il
» rien de plus beau que de se sacrifier
» pour le service du Roi , & pour l'hon-
» neur de la patrie ! La place est foible &
» sans fortifications ; mais la valeur nous
» tiendra lieu de remparts. Il est bien
» étrange que nous ne puissions trouver
» parmi des gens nourris dans les com-
» bats , un zèle qui réponde à notre fer-
» meté. »

Enflammés par ce discours , les officiers

jurèrent de ne rien ménager pour les soutenir. D'Ailly , dont la maladie ne pouvoit abattre le grand cœur , dans l'enthousiasme de cette subite révolution , leur teint un discours plein de cette éloquence militaire qui subjugué les âmes , & les pénètre d'horreur pour la foiblesse & la lâcheté.

Cependant les ennemis avoient commencé de former un siège régulier ; & Galas , qui se flattoit d'emporter la place au premier assaut , fit sommer la garnison & les habitans de se rendre à sa discrétion. Joignant la raillerie à ses menaces présomptueuses , il avertit les assiégés de lui tenir un déjeuner prêt pour le lendemain de grand matin. On lui répondit qu'il seroit bien reçu. En effet cette bravade lui coûta la perte de plusieurs soldats.

Dès le furlendemain , une artillerie formidable tonna sur la ville ; les bombes (3) éclatant de toutes parts , renversèrent plusieurs maisons. Un spectacle si terrible étonna d'abord les esprits. Les femmes furent les premières à vaincre leur terreur. Il n'y eut que deux ou trois habitans qui se déroberent au danger pendant la nuit.

(3) Il y en eut une qui tomba dans la maison du généreux Petit-Jean de Brazay , qui s'étoit retiré à Saint-Jean-de-Lône ; pour combattre avec ses amis. Son pere arrêté par la goure , reposoit tristement dans son lit. Réveillé par le fracas , il crut que l'ennemi , maître de la ville se répandoit dans les maisons. Il se lève ; la bombe perce la voûte , & va s'enterrer dans la cave , sans que ni lui ni ses deux petites filles , qu'il tenoit serrées contre son sein , reçussent aucun mal. Il se fait porter incontinent sur la brèche où étoit son fils , & lui raconte cet événement. Le fils embrasse son pere , & remercie Dieu qui a veillé sur les jours de sa famille. Le vieillard fait apporter une chaise sur la muraille , derrière un creneau , d'où , pendant le reste du siège , il ne cessoit de charger l'ennemi à coup de mousquet.

Les effets de ces lâches furent abandonnés au pillage , & leurs provisions portées sur les remparts & distribuées à la garnison. Mais par combien d'actions héroïques de la part des autres citoyens , cette honteuse désertion ne fut-elle pas expiée ! On distinguoit entr'autres le Baron Desbarres , qui malgré son grand âge , s'étant fait porter sur la brèche , assis dans un fauteuil , tiroit sans cesse sur l'ennemi. Ses domestiques & nombre de femmes étoient occupés , les uns à charger ses armes , les autres à fondre du plomb pour lui fournir des balles. Trémont son fils & l'Echevin Desgranges , couroient aux lieux les plus exposés pour encourager les combattans & animer les enfans & les vieillards à réparer les brèches.

Le brave d'Ailly ne voulut point attendre la mort dans son lit. Il se fit porter sur la muraille, d'où il exhortoit ses guerriers à défendre courageusement leur vie, puisqu'il falloit la perdre ou la conserver par la valeur. Le seul Machauld, toujours plein d'animosité contre les habitans, affectoit de mal augurer de leur résistance, afin de décourager la garnison. On le soupçonna même d'avoir des relations avec l'ennemi. Toulorges, Avocat du Roi, prévenu de ses intrigues & de ses murmures séditieux, l'aborda fièrement, l'accabla de reproches, & lui présentant la pointe de son épée, le menaça de le tuer s'il ne rentroit dans son devoir. Les Officiers & la garnison, témoins de cette action de vigueur, lui donnèrent hautement des louanges; &, depuis

ce moment, la bonne intelligence fut rétablie entre les soldats & les citoyens, au point que l'officier qui commandoit sur la brèche ayant été mis hors de combat, le syndic de la ville fut nommé pour commander en sa place.

Le premier jour de Novembre on eut à soutenir un assaut général. La résistance fut encore plus vigoureuse que l'attaque. Les assiégeans se présentoient à peine sur la brèche, qu'ils y perdoient la vie. On coupoit à coups de hache, les mains de ceux qui s'entr'aidoient pour monter; on repouffoit les autres avec des hallebardes. Cependant, de nouveaux soldats succédant toujours à ceux qui tomboient, la valeur auroit été à la longue accablée par la multitude, si les femmes, qui méritè-

HISTORIQUE. III

rent le principal honneur de cette journée , ne se fussent distinguées par une intrépidité qui n'eut peut-être jamais d'exemple. Armées de piques & de mousquets , elles se trouvoient par-tout où le danger étoit le plus pressant. Quelques - unes s'aviserent même , de faire bouillir des huiles & des graisses pour verser sur les assiégeans cette liqueur dévorante , qui arrêta leur furie. On les voyoit tomber les uns sur les autres en poussant des hurlemens effroyables. Rebutés enfin de ce nouveau genre de combat, ils se retirèrent lorsqu'ils virent l'un de leurs principaux officiers blessé dangereusement. L'assaut dura trois heures entières , sans perte considérable du côté des habitans ; mais les ennemis , outre un grand nombre de blessés , laissèrent plus de cinq cens hommes au pied des murailles.

Les magistrats craignant de voir le courage des habitans ébranlé , avoient proposé la veille une délibération , par laquelle ils devoient tous s'engager à s'enfvelir sous les ruines de la ville , en cas que la brèche fut forcée. Le signal de l'affaut avoit interrompu cette assemblée. On la reprit le lendemain. Comme cet acte doit être un monument éternel du courage & du patriotisme français , on nous saura gré de le rapporter ici dans toute son étendue.

» Nous Pierre Desgranges & Pierre
» Lapre , Echevins & Juges ordinaires de
» la ville & commune de Saint-Jean-de-
» Lône : favoir faisons à tous qu'il appar-
» tiendra , que ce jourd'hui 2 Novembre
» 1636 , environ l'heure de midi , nous
» nous sommes assemblés avec les habitans
» ci-après

» ci-après dénommés , au corps de garde
 » de la porte de Saône; favoir M^e. Michel
 » de Toulorge , Conseiller , Avocat du
 » Roi en ce Bailliage ; Jean Pelletier ;
 » Procureur du Roi ; honorables Claude
 » Martène ; Jean de Lettre ; Jean Dumay ;
 » Etienne Robin ; François Verderet ;
 » Bénigne de Villebichot ; Philibert Mi-
 » chelot ; Claude Baron ; Bénigne Ra-
 » maille , & Antoine Puzin , faisant par-
 » tie des notables habitans de ladite ville ,
 » pour nous résoudre promptement sur le
 » siège qui nous a été formé , & assaut
 » livré dès le jour d'hier , par les armées
 » de l'Empereur , des Rois d'Espagne &
 » de Hongrie , & du Duc Charles de
 » Lorraine ; même sur ce que leur tam-
 » bour seroit entré une seconde fois dans

» la ville , il y a environ une heure , pour
» la fommer de se rendre , & se foumet-
» tre à leur puiffance & autorité : ce que
» faifant , font furvenus encore quelques
» habitans , qui ont dit que d'autres
» avoient traitreufement quitté & aban-
» donné la ville : favoir , M^e. Jean Mo-
» rel , Echevin ; Louis Paffard & Jean
» Bataillon , & d'autant que le canon en-
» nemi avoit fait brèche , battoit incef-
» sament en ruine , & envoyoit continuel-
» lement des grenades & des bombes ,
» qui pouvoient étonner & affoiblir le cou-
» rage de quelques-uns , & que depuis le
» matin , l'armée ennemie paroiffoit en
» efcadrons fur la rivière de Saône , & qu'il
» y a apparence que c'eft pour nous don-
» ner un fecond affaut ; il étoit néceffaire

HISTORIQUE. 115

» de prendre une bonne & prompte ré-
» solution , & témoigner au Roi la singu-
» lière fidélité que la ville a toujours eue
» à son service , le zèle & l'affection que
» tous les habitans doivent avoir pour
» leurs familles , biens , vies , honneurs ,
» & conservation d'iceux : par la voix
» commune de tous les habitans a été
» conclu & résolu , qu'ils prêteroient de
» nouveau , comme par effet ils ont pré-
» sentement prêté en nos mains , le ser-
» ment de fidélité au Roi & à la ville ,
» déclarant tous vouloir courageusement
» exposer leur vie aux efforts des ennemis ,
» pour la défense de la place , contre tou-
» tes autres intelligences à ce contraires ;
» MÊME SONT RÉSOLUS , EN CAS QUE PAR
» MALHEUR ILS VINSSENT A ÊTRE FOR-

» CÉS, DE METTRE LE FEU DANS LEURS
» MAISONS ET AUX POUDRES ET MUNI-
» TIONS DE GUERRE, ÉTANT EN LA MAI-
» SON DE VILLE, AFIN QUE LES ENNEMIS
» NE RECOUVRENT AUCUN AVANTAGE ;
» ET ENSUITE DE CE, TOUS MOURIR L'É-
» PÉE A LA MAIN ; & à toute extrémité,
» & où il y auroit moyen de retraite, de
» le faire sur le pont de Saône, & jetter,
» en fortant, une arcade d'icelui dans
» l'eau, afin d'avoir moyen de se retirer
» en fureté. Et comme il y a des princi-
» paux de la ville qui font à leurs postes,
» & en faction sur la muraille, a été ré-
» solu que la délibération ci-dessus leur
» sera présentement montrée par le Gref-
» fier-commis, afin de savoir s'ils y veu-
» lent adhérer ; en témoins de quoi nous

» nous sommes souffignés avec tous les
 » habitans & Jean Gagnet , Greffier com-
 » mis pour le soupçon de la maladie con-
 » tagieuse étant dans la maison de Maître
 » Claude Nivelet , Greffier & Secrétaire
 » ordinaire de la ville, ayant en sa puissance
 » le livre des délibérations, par le moyen
 » de quoi la présente n'y peut être inférée.
 » *Signé* sur la minute , Desgranges , La-
 » pre , Toulorge , Pelletier , Dumay ,
 » Martène , de Lettre , Robin , Faroux ,
 » de Villebichot , Ramaille , Puffin ,
 » Verderet , Michelot , Perrier & Ga-
 » gnet , Greffier. Et à l'instant par le dit
 » Jean Gagnet , Greffier-Commis , ladite
 » délibération a été montrée au sieur Jan-
 » nel , Lieutenant Civil , Commandant
 » à la porte de la tour Truchot , lequel a

» adhéré au susdit serment, & s'est souf-
»igné avec tous les habitans y étant, &
» sachant signer. *Signé* Jannel, Boifot,
» Pierre, Dumay, Maillot, Joliclers,
» Vaudray, Denevers, Louhet, Godard,
» Michelot, Millot, Pierre & Gagnet,
» Greffier. Et à l'instant me suis tranf-
»porté au lieu de la brèche, où étoit M^e.
» Claude Pouffis, Procureur Syndic,
» qui a adhéré à la susdite résolution, &
» a signé sur la brèche, avec tous les ha-
»bitans sachant le faire, & étant à la bré-
»che. *Signé* Pouffis, Gagnet, Bélot,
» Brocard, Michel, Rougeot, Denis
» Garnier, Ferrand & Denevers. »

Aucune histoire ne fait mention d'un
exemple de fidélité à son Prince, & de
dévouement à la patrie, comparable à ce-

lui-ci. Quelle gloire pour ces familles , qui se sont conservées jusqu'à nos jours , de voir leurs noms inscrits dans cette étonnante délibération , dont la postérité pourroit soupçonner la foi , si cet événement n'étoit garanti par tous les Ecrivains de ce tems-là. Qu'on se représente la situation de ces généreux citoyens ! défendus par de foibles remparts , réduits par les fureurs de la peste à deux cens hommes en état de porter les armes , avec six pièces de canons pour toute artillerie , ils ne sont ébranlés , ni par les murmures d'une garnison découragée , ni par l'aspect menaçant d'une armée de quatre-vingt mille hommes. La mort de leurs amis , leurs propres blessures , des assauts continuels , des travaux répétés à toutes les heures du jour & de la nuit ,

rien ne peut affoiblir leur constance. Elle se ranime au milieu des périls. Si quelques-uns d'entr'eux s'épouvantent de l'éclat des bombes & de la chute des murailles, on menace du gibet le premier qui parlera de se rendre. Au sein du tumulte, parmi les horreurs du carnage, la prudence ne les abandonne point; malgré ses ruses & ses feintes attaques, l'ennemi le rrouve toujours devant lui. Un de leurs chefs propose de se lier par un vœu à ne point se rendre, même à l'extrémité, tous embrassent ce parti avec chaleur. La délibération portée de poste en poste est signée de chacun des habitans jusque sur la brèche. Si la fortune des assiégeans l'emporte, on veut qu'au son de la cloche, le feu soit mis aux maisons, & qu'on périsse ensuite l'épée à

la main. L'enthousiasme de la vertu saisit l'ame à ce simple récit, qui élève ces braves Français au-dessus des citoyens de Numance.

Par une suite de cette délibération, il fut enjoint à tous les habitans de préparer au milieu de leurs maisons de la paille, & d'autres matières combustibles, pour y mettre le feu au premier signal. Les préparatifs étoient déjà faits en partie; car on avoit commencé dès la veille, & même avant le premier assaut, à former cette résolution. On plaça au devant des portes, des méches qui aboutissoient aux endroits de chaque maison les plus propres à s'enflammer. Des enfans & des femmes furent postées pour y mettre le feu au signal convenu. On prit ensuite des mesures pour

échapper , s'il étoit possible , à ce vaste incendie. Il y eut des ouvriers chargés de couper une arcade du pont , qu'il seroit facile de renverser dès qu'on seroit passé de l'autre côté de la rivière. On fit construire un fourneau dans la principale rue , voisine de la brèche , pour y jeter le reste des poudres , lorsqu'il n'y auroit plus de ressource dans la défense : enfin on embarrassa les rues , à la réserve de quelques défilés connus des habitans , avec des bois & par des coupures , afin que les ennemis , arrêtés par tant d'obstacles , ne pussent poursuivre les assiégés. Tout cela fut exécuté avec une incroyable diligence ; & il sembloit que ces généreux citoyens détrussent moins leurs propres biens , que ceux de leurs ennemis.

Ceux-ci , de leur côté , se préparent à livrer l'assaut le plus furieux. Le signal en est donné par une décharge générale d'artillerie & de mousqueterie. Six bataillons de huit à neuf cens hommes chacun , s'avancent vers la brèche en bon ordre , enseignes déployées. La cavalerie les suit & se range en bataille pour les soutenir. Audevant marche un corps nombreux de pionniers chargés de planches & de fascines. On a bientôt comblé les fossés & réparé le pont , malgré le grand feu de la ville. Aufsitôt deux bataillons , ayant des grenadiers à leur tête , se présentent à la brèche l'épée à la main. Ils sont repoussés après une rude escarmouche. Gaspard de Mercy , Sergent de bataille de l'Empereur , prend alors le commandement , & ramène de nouveaux

bataillons à la charge , avec tant de furie , que les habitans commencent à désespérer du succès de la défense. Il s'en faut peu qu'on ne donne le terrible signal de l'embrasement. Aux clameurs lamentables de quelques femmes , un enfant approche déjà le feu de la mèche , lorsque des cris de joie annoncent tout-à-coup l'arrivée du secours. Douze des principaux habitans d'Auxonne viennent apprendre à d'Ailly que Rantzau, Maréchal de camp du Prince de Condé , s'avance à la tête de huit cens chevaux & de deux régimens d'infanterie. Le courage des assiégés se ranime. Ils se jettent en furieux sur les Impériaux. Ceux-ci , forcés peu-à-peu de reculer , se retirent enfin avec une si grande vitesse , que ne se donnant pas le tems de repasser sur

les fascines , ils se précipitent les uns sur les autres dans le fossé. Le Général Mercy , désespéré de voir fuir honteusement ses soldats devant un petit nombre d'hommes & de femmes , s'efforce en vain de les ramener à la charge : il ne peut les rallier ; & la nuit qui survient , l'oblige d'abandonner cet assaut mémorable (4).

Cependant , les habitans ne voyant point arriver le secours annoncé , & ne se trouvant plus en état de soutenir une nouvelle attaque , proposèrent de mettre les femmes & les enfans en sûreté , en les faisant sortir de la ville. Les femmes s'y oppose-

(4) Il dura près de quatre heures. Les Assiégés y perdirent sept à huit cens hommes. Les Assiégés y furent presque tous blessés , sans qu'il leur en coûtât néanmoins plus de trois habitans & de huit soldats , chose incroyable , si elle n'étoit attestée par tous les mémoires du tems.

rent & voulurent partager avec leurs maris le désastre dont ils étoient menacés. La peinture qu'on leur faisoit des maux affreux d'une ville emportée d'affaut n'ébranloit point leur courageuse résolution. Elles furent enfin obligées de céder à la tendresse & aux craintes de leurs époux ; décidés à mourir sur les cendres de la patrie , s'ils ne pouvoient la conserver au Roi. Mais Condé, le sauveur de la Bourgogne , avoit pris de trop justes mesures pour ne pas secourir ces malheureux. Rantzau , qu'il avoit détaché de son armée , avec les troupes dont nous avons parlé , s'avançoit à grands pas. Le bruit du canon , qu'il entendit pendant sa marche , le fit voler à toute bride , suivi de sa cavalerie. Toutefois , malgré sa diligence , il ne put arriver qu'une heure

après le dernier assaut. Ce renfort si longtemps désiré remplit la ville de joie. On alluma des feux sur tous les remparts ; & pour tromper les ennemis sur le nombre de ces troupes , on les fit passer & repasser plusieurs fois sur le pont , armées de torches enflammées , & au bruit des tymballes , des trompettes & des clairons.

Rantzau se fit conduire à tous les postes , & convint , en examinant l'état de la place , que les soldats les mieux disciplinés & les plus aguérís ne se feroient pas comportés avec plus de prudence & de valeur. On s'empressa de fournir abondamment du vin & des vivres à ces troupes , qui passèrent la nuit dans la bonne chère & le sommeil , tandis que les habitans , craignant quelque surprise , montèrent la garde. Ils

firent, même, une sortie sur les dix heures du soir, pénétrèrent dans les retranchemens, & donnèrent une alarme si vive, que s'ils se fussent abandonnés à leur impétuosité, ils auroient mis le désordre dans tous le camp; mais la crainte d'être enveloppés au milieu des ténèbres, les ramena triomphans dans leurs murs, avec cinq ou six prisonniers.

Cet heureux succès augmente l'allégresse publique; on alluma de nouveaux feux sur les murailles, & on élevoit des cris de joie, comme si l'ennemi eut été déjà loin de la ville. Les femmes que l'on avoit fait sortir pour leur sûreté, ayant aperçu ces feux dans l'éloignement, crurent qu'on avoit exécuté le terrible projet d'embrâser leurs maisons quand tout seroit désespéré.

désespéré. Elles déploroient la perte , les unes de leurs maris , les autres de leurs peres & de leurs enfans, & se reprochoient, en se déchirant le sein, de ne s'être pas enfévelies avec eux sous les mêmes ruines.

Les Impériaux avoient pris de ses feux une idée bien différente. La vigoureuse sortie qu'ils venoient d'essuyer ; le bruit confus d'hommes , de chevaux & d'instrumens de guerre qu'ils entendoient dans la place , leur persuadèrent qu'il étoit arrivé un secours nombreux ; & ils crurent n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Galas ne pouvoit se consoler d'être venu de si loin , avec une armée formidable , pour voir briser devant les remparts d'une petite ville qu'il s'étoit flatté d'emporter d'emblée , les forces réunies de

l'Espagne & de l'Empire. La levée du siège étoit honteuse; mais il fallut s'y résoudre, dans la crainte de plus grandes disgraces. L'armée défila toute la nuit si secrètement, que les habitans ne s'en apperçurent qu'avec le jour. Le bruit s'en répandit incontinent par toute la ville, chacun couroit sur la brèche pour s'en assurer par ses propres yeux : les cris de joie éclatoient de toutes parts, & annonçoient le salut & la liberté. Le premier mouvement fut d'aller dans les Eglises rendre grace à l'être suprême, qui avoit voulu éprouver la valeur & la constance des habitans, avant de leur donner la victoire.

Rantzau, instruit qu'il restoit encore quelques troupes dans les villages voisins, se proposa de leur donner la chasse. Les

habitans , qui brûloient de combattre en pleine campagne , les ennemis qu'ils avoient battus sur leurs murailles , avoient déjà prévenu Rantzau , qui voulant avoir seul l'honneur de cette journée , les obligea , par ses menaces , de rentrer dans la ville : il en frappa même quelques-uns qui refusoient d'obéir. Le mauvais succès qu'il essuya , lui fit croire cependant que leur secours ne lui seroit pas inutile dans une entreprise nouvelle , qu'il méditoit. Réunis , le lendemain , en un petit bataillon , ils firent voir qu'ils n'étoient pas moins redoutables dans un combat que dans un siège ; & Rantzau , témoin de leur valeur , les proposa pour exemple à ses soldats.

De retour dans la ville , ils tinrent une assemblée pour députer l'un d'entr'eux

vers le Prince de Condé, & le remercier du secours qu'il leur avoit envoyé, & dont l'espérance avoit tellement soutenu leur courage, qu'il reconnoissoient ne devoir qu'à lui tout l'honneur de leur délivrance. Ce Prince les loua publiquement d'avoir témoigné tant de résolution & de fidélité, & promit de leur faire obtenir une récompense proportionnée aux services qu'ils avoient rendus à l'Etat. En effet, Louis XIII, instruit de toutes les particularités de ce glorieux événement, leur accorda les distinctions les plus honorables.

F I N.



